

## Des types d'intellectuels et de leurs rôles politiques

Seymour Martin LIPSET and Asoke BASU

Volume 7, Number 1, mai 1975

Science et structure sociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001442ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001442ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

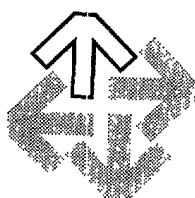
LIPSET, S. M. & BASU, A. (1975). Des types d'intellectuels et de leurs rôles politiques. *Sociologie et sociétés*, 7(1), 51–90. <https://doi.org/10.7202/001442ar>

Article abstract

After summarizing the vast historical and comparative literature on the role of the intellectual which points out among other things that there is a general antipathy between intellectuals and persons in power, the author constructs a heuristic model which can highlight the complexity of political roles played by intellectuals on the basis of two distinct but related dichotomies (intellect/intelligence ; innovator/integrator). By cross-tabulating these dichotomies, he discovers four prototypical roles among which intellectuals are distributed : a) gate keeper, b) moralist, c) protector and d) conservative. In his description of each of these roles, which is based largely upon examples of American intellectuals, the author discusses both the different political behaviors that assure a role for "knowledge and culture" and the social conditions which contribute to the development of such behaviors.

---

# Des types d'intellectuels et de leurs rôles politiques\*



SEYMOUR MARTIN LIPSET ET ASOKE BASU

---

La littérature sur le rôle de l'« intellectuel » comprend un vaste ensemble d'études de « linguistique » descriptive<sup>1</sup>, qui n'est pas intégré dans un cadre théorique cohérent. La présente analyse, centrée sur le rôle politique de l'intellectuel, est une contribution limitée à la réalisation de cet objectif : un « paradigme » qui soit construit sur des dichotomies indépendantes mais croisées : intellect/intelligence, et innovateur/intégrateur. Nous visons à dégager un modèle heuristique, encore que très descriptif, qui rende compte de la complexité des rôles politiques pertinents que jouent les intellectuels. Nous espérons qu'un tel modèle aidera ceux qui chercheront empiriquement à comprendre la place de l'intellectuel dans la société. Un mot toutefois de mise en garde. Le mot « paradigme » a des connotations formelles et logiques. Nous n'avons pas l'intention de répartir les divers rôles que jouent les intellectuels sur un cadre logique rigide, ce serait nier la fluidité des phénomènes sociaux, nous souhaitons plutôt faire ressortir les manifestations diversifiées du rôle de l'intellectuel.

---

\* Cet essai fut écrit dans le cadre d'une étude comparative des intellectuels entreprise par le « Center for International Affairs » de l'Université de Harvard grâce à des bourses accordées par la « Ford Foundation » et la « National Endowment for the Humanities ». Il sera publié dans Lewis Coser, édit., *The Idea of Social Structures*, New-York, Harcourt Bruce, 1975. La traduction de ce texte a été effectuée par François Peraldi (Université de Montréal).

1. Pour un plus large développement au sujet de la confusion — consultez Lewis S. Feuer, « The Political Linguistics of 'Intellectual' 1898-1918 », *Survey* 16 Hiver 1971 pp. 156-183.

Avant d'entreprendre l'analyse du rôle de l'intellectuel, nous ferons état de toute une littérature pertinente, comparative et historique, et qui souligne bien le caractère général de cette antipathie inhérente entre les intellectuels et le pouvoir, tout au long de l'histoire moderne, et plus particulièrement depuis l'apparition de l'intellectuel laïque. Dans des sous-sections de cet article, nous analyserons des facteurs inhérents à la nature du rôle de l'intellectuel qui sont à l'origine de ce phénomène <sup>2</sup>.

Une grande partie de la littérature analytique concernant les intellectuels, a souligné cette tendance, qui semble inhérente, à critiquer les institutions existantes, tant en s'appuyant avantageusement sur des conceptions générales de ce qui leur paraît idéal, souhaitable et universellement applicable. À ce propos, Joseph Schumpeter souligne que « l'un des traits qui distingue les intellectuels... des autres..., c'est l'attitude critique » <sup>3</sup>. Raymond Aron affirme que « la tendance à critiquer l'ordre établi est, pour ainsi dire, la maladie professionnelle des intellectuels » <sup>4</sup>. Richard Hofstadter note : « L'idée moderne que l'intellectuel constitue une classe, une force sociale indépendante, et le terme même d'*intellectuel* est étroitement associé à l'idée de protestation morale et politique » <sup>5</sup>. Lewis Coser, lorsqu'il définit ce terme, déclare : « Les intellectuels sont des gens qui ne semblent jamais se satisfaire des choses telles qu'elles sont... Ils questionnent la vérité du moment au nom d'une Vérité plus profonde et plus générale » <sup>6</sup>.

La réitération de ces opinions est liée au fait que les deux mots « intelligent-sia » et « intellectuel », qui ont été les plus communément utilisés pour décrire ceux dont les occupations requièrent une intelligence exercée et imaginative, furent utilisés à l'origine pour désigner les militants de l'opposition. Le mot « intelligent-sia » a commencé à être utilisé couramment dans la Russie des années 1860 en référence à l'opposition des couches cultivées au système. On la définissait en général comme une « classe » unie par la « conscience » « la pensée critique » et « la passion morale » <sup>7</sup>. C'est en France que le mot « Intellectuel » comme nom, s'est répandu, pendant l'Affaire Dreyfus, en 1898. Une protestation contre l'emprisonnement de Dreyfus, signée par toutes sortes d'écrivains et de professeurs,

2. A propos d'efforts antérieurs du même genre, voir S. M. Lipset « American Intellectuals : Their Politics and Status » *Daedalus* 88 (Été 1959) pp. 460-486, dans une présentation revue dans : Lipset, *Political Man* (Garden City : Double-day-Anchor Books, 1963, pp. 332-371 ; S. M. Lipset et Richard B. Dobson « The Intellectual as Critic and Rebel : With Special References to the United States and the Soviet Union », *Daedalus* 101 (Été 1972) pp. 137-198 ; et Lipset « Academia and Politics in America », in T. J. Nossiter, ed., *Imagination and Precision in the Social Science* London : Faber, 1972 pp. 211-289.

3. Joseph Schumpeter, *Capitalism, Socialism, and Democracy*, New York : Harper Torchbooks, 1950, p. 147.

4. Raymond Aron, *The Opium of the Intellectuals*, New York, Norton, 1962, p. 210.

5. Richard Hofstadter, *Anti-Intellectualism in American Life*, New York, Knopf, 1963, p. 38.

6. Lewis A. Coser, *Men of Ideas*, New York, The Free Press, 1965, p. VIII.

7. Martin Malia, « *What is the Intelligentsia ?* » dans Richard Pipes, ed. *The Russian Intelligentsia*, New York, Columbia University Press, 1961, p. 5. Le mot lui-même fut, semble-t-il, forgé en Allemagne dans les années 1840.

fut publiée sous le titre : « Manifeste des Intellectuels ». Les Anti-Dreyfusards tentèrent ensuite de ridiculiser leurs adversaires en les appelant les soi-disant « intellectuels »<sup>8</sup>.

Ces généralités sur les caractéristiques morales et la position politique des intellectuels ont été formulées compte tenu de la spécificité des époques historiques. « Depuis la fin des sophistes, conclut Robert Waelder, ils ont pris l'habitude de mettre en question et de critiquer les valeurs et hypothèses tenues pour établies dans leurs sociétés »<sup>9</sup>. C'est avec l'appui initial de la faculté et de ses étudiants de l'Université de Wittenberg et d'ailleurs en Allemagne, que Luther s'est révolté contre l'église<sup>10</sup>. Hobbes, dans *Behemoth*, conclut, à propos des causes de la Révolution Anglaise, que les universités furent à l'origine de la rébellion. « Les Universités ont été pour cette nation, ce que le cheval de bois fut pour Troie... Le foyer même de la rébellion, comme vous avez pu le constater à propos de celle-ci, et le lire à propos d'autres rébellions, ce sont les universités ; il ne faut pas néanmoins qu'elles soient démantelées, mais mieux disciplinées »<sup>11</sup>.

Dans son analyse de la grande vague révolutionnaire suivante en Europe, Alexis de Tocqueville fait des facteurs qui ont influencé l'attitude des intellectuels et de leur influence sur le *Corps Politique* les causes principales de l'ardeur révolutionnaire. Il affirme que les intellectuels

ont induit dans l'esprit des hommes l'image d'une société idéale où tout était simple, homogène, cohérent, équitable, et rationnel au plein sens du terme. C'est cette vision d'un État parfait qui a enflammé l'imagination des masses et les a progressivement détournées de l'ici et maintenant... Lorsque nous étudions attentivement la Révolution Française, nous constatons qu'elle fut menée dans le même esprit que celui qui avait produit tant d'ouvrages qui proposaient des théories de gouvernement, dans l'abstrait<sup>12</sup>.

Un analyste encore plus conservateur de la Révolution, Joseph DeMaistre, a souligné que « beaucoup d'intellectuels français furent les instruments de la Révolution ». Et au début du dix-neuvième siècle il se plaint qu'

on ne voit plus que des *intellectuels* ; c'est une profession, une foule, une nation ; et dans leur milieu ce qui n'était jusque-là qu'une malheureuse exception l'opposition à la religion et à l'autorité est devenu la règle. Pourtant ils ont usurpé une influence sans limite... Les soi-disant philosophes ont un de

8. Louis Bodin, *Les Intellectuels*, Paris, Presses Univ. de France, 1962, pp. 6-9 ; Maurice Paléologue, *Journal de l'affaire Dreyfus*, Paris, Plon, 1955, pp. 90-91 ; Hofstadter, *op. cit.*, pp. 38-39.

9. Robert Waelder, « Protest and Revolution Against Western Societies », dans Morton A. Kaplan, ed., *The Revolution in World Politics*, New York, John Wiley, 1962, p. 15.

10. Herbert Moller, « Youth as a Force in the Modern World », *Comparative Studies in Society and History* 10, avril, 1966, p. 238.

11. Thomas Hobbes, *Behemoth : The History of the Causes of the Civil War of England* Londres : Crooke, 1682, réimprimé New York Burt Franklin, n. d., p. 74. Consultez également Mark Crutis « The Alienated Intellectuals of Early Stuart England » dans Trevor Aston, ed., *Crisis in Europe, 1560-1660*, Londres : Routledge and Kegan Paul, 1965, pp. 295-316.

12. Alexis de Tocqueville, *The Old Regime and the French Revolution*, Garden City : Doubleday-Andor Books, 1955, pp. 146-147.

ces orgueils sauvage et rebelle qui n'accepte aucune compromission... Ils trouvent à redire à toute autorité... Si on le leur permet, ils attaqueront n'importe quoi ;...<sup>13</sup>.

Proche des opinions de Tocqueville, Namier interprétait les événements de 1848 comme « l'issue de trente-deux années créatrices » pendant lesquelles d'un bout à l'autre du continent les intellectuels avaient cultivé ces mots de Lamartine, « une idée morale de la raison, de la logique, du sentiment... un désir... pour un ordre meilleur dans le gouvernement et la société »<sup>14</sup>. De nombreuses analyses des développements politiques en France, dans les états allemands, en Italie, soulignent le rôle de sapes de la légitimité des régimes en place joué par les intellectuels et les étudiants. Friedrich Engels attribuait le développement de la critique sociale en Allemagne vers 1840, en partie aux écrits des littérateurs, qui se laissèrent convaincre d'inclure dans leurs écrits « des allusions politiques ». La poésie, les romans, les revues et les drames, toute la production littéraire fourmillait de ce que l'on appelait des « remarques tendancieuses », c'est-à-dire, des manifestations plus ou moins timides d'un esprit anti-gouvernemental »<sup>15</sup>. En France, les jeunes intellectuels et Bohémiens « La Bohème » fréquentaient la rive gauche répandant, au dire de César Grana, des idées politiques excentriques et d'une résonance radicale »<sup>16</sup>.

Bien que les mouvements marxistes aient fait de l'attribution au rôle dominant dans la révolution à la classe ouvrière, un dogme, et qu'ils aient fréquemment accusé les intellectuels d'être les membres les plus en vue, ou les alliés des couches dominantes, ils n'ont pas pu éviter de reconnaître leur engagement dans le mouvement.

L'enseignement du Socialisme, nous dit Lénine,... est issu des théories philosophiques historiques et économiques élaborées par les représentants cultivés des classes possédantes... l'intelligentsia. Les fondateurs du socialisme scientifique moderne, Marx et Engels, appartenaient eux-mêmes statutairement à l'intelligentsia bourgeoise. Semblablement l'enseignement théorique de la Social-Démocratie en Russie est né... comme un avènement naturel et inévitable du développement de la pensée au sein de l'intelligentsia socialiste révolutionnaire.<sup>17</sup>

Beaucoup plus récemment, Chou En-Lai déclara à un groupe de jeunes visiteurs américains : « Selon notre expérience, ce sont toujours les intellectuels qui donnent le départ, parce qu'il leur est plus facile d'accepter des livres la théorie et l'expérience révolutionnaire »<sup>18</sup>.

13. Jack Lively, ed., *The Works of Joseph DeMaistre*, New York : Macmillan, 1965, pp. 50, 269.

14. Lewis Namier, 1848 : *The Revolution of the Intellectuals*, Garden City : Doubleday-Anchor Books, 1963, p. 2. La citation de Lamartine provient de son *Histoire de la révolution de 1848* (1849), vol. 1, p. 3.

15. Friedrich Engels, *The German Revolutions*, Chicago : University of Chicago Press, Phoenix Edition, 1967, p. 134.

16. Cesar Grana, *Modernity and Its Discontents*, New York : Harper Torchbooks, 1964, p. 73.

17. V. I. Lenin, *What is to Be Done ?* Oxford : Clarendon Press, 1963, p. 63.

18. « Premier Chou-En-Lai Discusses Nixon Trip with Americans, » *The Guardian* 23 septembre, 1971, p. 11.

Les documents historiques de la Russie et de la Chine pré-révolutionnaires, corroborent les dires de Lénine et de Chou, non seulement en ce qui concerne le rôle des intellectuels formulant une idéologie radicale, mais aussi parce qu'ils ont constitué des groupes de partisans importants. En Russie, les divers mouvements révolutionnaires ont été soutenus par les intellectuels et les étudiants jusqu'à la Révolution de 1905. La révolte a commencé par une grève des étudiants qui s'est étendue, par la suite, aux ouvriers et à certains groupes paysans<sup>19</sup>. En Chine les mouvements pour la modernisation, qui ont d'abord abouti, au renversement de la dynastie Mandchoue, puis à des protestations massives qui ont culminé lors de la formation du parti communiste, furent à l'origine, animés par les intellectuels et les étudiants<sup>20</sup>.

Historiquement, l'intellectuel américain a pu être considéré comme une source d'inquiétude. Whitlaw Reid, qui fut abolitionniste et plus tard éditeur du New York Tribune remarque :

L'influence exceptionnelle mise à part, l'intellectuel est bien certain d'être en opposition avec l'ordre établi... Alors que les partis dominants dans notre pays étaient progressistes et radicaux, l'humeur dans nos collèges était, pour le moins, conservatrice. Mais quand notre politique s'est embourbée dans les ornières du conservatisme, un vent frais a commencé à souffler sur les bancs de nos collèges, et les lettrés, enfin, inspirèrent un splendide mouvement qui a balayé l'esclavage de nos statuts... Une sage inquiétude sera toujours leur (aux intellectuels) trait marquant. Nous pouvons en prendre acte... la fonction véritablement première de l'intellectuel en politique : *s'opposer à l'ordre établi*<sup>21</sup>.

Beaucoup plus récemment, Daniel Patrick Moynihan pouvait conclure que depuis 1840, l'élite culturelle (intellectuelle) avait rejeté dans une large mesure les normes sociales<sup>22</sup>.

Le lecteur pourrait croire que l'engagement des intellectuels ou les étudiants dans la protestation se fait toujours à gauche ou dans les mouvements progressistes. Il n'en est rien, comme le prouvent, par exemple, les noyaux militants de soutien au Parti Fasciste de Mussolini, et au Parti National Socialiste de Hitler, constitués d'intellectuels et d'étudiants, avant que ceux-ci ne prennent le pouvoir,

19. Franco Venturi, *Roots of Revolution*, London : Weidenfeld and Nicolson, 1960 ; Bernard Pares, *Russia between Reform and Revolution*, New York : Schocken Books, 1962, pp. 161-282 ; Lewis S. Feuer, *The Conflict of Generations*, New York : Basic Books, 1969, pp. 88-172.

20. Y. C. Wang, *Chinese Intellectuals and the West*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1966, esp. pp. 229-361 ; Chow Tse-Tsung, *The May Fourth Movement : Intellectual Revolution in China*, Cambridge : Harvard University Press, 1960 ; Richard Walker, « Students, Intellectuals, and the Chinese Revolution » in Jeanne J. Kirkpatrick, ed., *The Strategy of Deception*, New York : Farrar, Straus & Giroux Inc., 1963, pp. 87-108 ; John Israel, *Student Nationalism in China, 1927-1937*, Stanford : Stanford University Press, 1966 ; John Israel, « Reflections on the Modern Chinese Student Movement, » in S. M. Lipset and P. Altbach, eds., *Students in Revolt*, Boston : Houghton Mifflin, 1969, pp. 310-333.

21. Whitlaw Reid, « The Scholar in Politics, » *Scribner's Monthly*, 6 (1873), pp. 613-614. (souligné dans l'original).

22. « Text of a Pre-Inauguration Memo from Moynihan on Problems Nixon Would Face », *New York Times*, 11 mars, 1970.

ou bien encore les groupes extrémistes de droite, fascistes et anti-sémites, en France et dans divers pays d'Europe de l'Est jusqu'à la seconde guerre mondiale <sup>23</sup>.

Ainsi que le remarque Wilhelm Ropke : « En Allemagne... où le professeur d'université a toujours joui d'un prestige exceptionnel... Ce fut des universités que les intellectuels ont reçu le poison destructeur qu'ils ont ensuite répandu »<sup>24</sup>. Le Fascisme, tout comme diverses formes de gauchisme, a eu bien des significations pour les divers groupes de ses partisans. Mais « le Fascisme des intellectuels a, plus que tout autre ses racines dans la plus pure des révoltes, dans une révolte anarchique contre l'ordre établi »<sup>25</sup>. Ce fut un mouvement militant anti-bourgeois. Les fascistes français qui ont pris « le socialisme et l'anti-capitalisme déclaré de l'idéologie fasciste plus au sérieux que d'autres... furent essentiellement des hommes de lettres, des hommes violemment opposés émotionnellement, intellectuellement et moralement à la société et aux valeurs bourgeoises »<sup>26</sup>.

La suffisance du bourgeois, travailleur, et méprisé, s'accompagnait d'une menace qui a frappé l'intelligentsia comme étant aussi terrifiante que vulgaire — la menace de l'anonymat due à la rapidité avec laquelle l'industrie et la mécanisation progressaient ainsi que l'élévation progressive de masses qui pouvaient enfin participer à l'administration d'un monde dans lequel jusqu'alors elles n'avaient pas droit à la parole...

Devant la menace de l'anonymat, le fascisme semblait offrir une solution, puisqu'il réconciliait le mouvement des masses et le culte du héros. Il défiait les changements sociaux en faisant délibérément appel aux valeurs traditionnelles et tentait d'imposer une structure sociale qui, bien qu'aristocratique par la forme, reposait sur le mérite individuel indépendamment de l'origine sociale<sup>27</sup>.

Bien sûr on ne saurait évaluer quantitativement la répartition des sentiments politiques chez les intellectuels Italiens et Allemands avant le triomphe du fascisme. Dans chacun des deux pays, mais plus particulièrement en Allemagne, la gauche était également puissante. Une grande partie de la littérature concernant les allemands de la République de Weimar traite du rôle des différents groupes d'intellectuels de gauche, dont beaucoup de membres étaient juifs, de leurs attaques en des termes amers contre les institutions politiques, sociales et économiques d'Allemagne, et de leur mépris affiché et total pour la culture.

Franz Werfel qui a participé à tout cela, confesse, lorsqu'il regarde en arrière « ... Il n'y a pas d'arrogance plus destructrice, impudente, moqueuse, plus démoniaque que celle de l'artiste d'avant-garde et de l'intellectuel radical... Entourés

23. L'analyse la plus pénétrante de l'engagement des intellectuels dans les mouvements fascistes à travers l'Europe est celle d'Alastair Hamilton, *The Appeal of Fascism: A study of Intellectuals and Fascism, 1919-1945*, Londres : Anthony Blond, 1971.

24. Wilhelm Ropke, « National Socialism and the Intellectuals, » dans George B. de Huszar, ed., *The Intellectuals*, New York : Free Press, 1960, pp. 346-347.

25. Hamilton, *op. cit.*, p. xx.

26. Robert J. Soucy, « The Nature of Fascism in France, » dans Walter Laqueur and George Mosse, eds., *International Fascism 1920-1945*, New York: Harper Torchbooks, 1966, p. 41.

27. Hamilton, *op. cit.*, pp. xx-xxi.

du rire indigné et amusant de quelques philistins, nous réchauffions discrètement l'enfer dans quoi l'homme est maintenant en train de frire. Accordés comme ils l'étaient au ton de la chute et de la destruction, les écrivains et les intellectuels, tous ensemble, ont failli à réaliser que la culture qu'ils mettaient en pièce englobait tout ce sur quoi leur existence en tant qu'artistes, écrivains ou intellectuels, reposait...»<sup>28</sup>.

Ainsi, comme l'exemple des intellectuels de Weimar nous le prouve, que la critique de l'intellectuel soit « gauchiste » ou « droitiste », les intellectuels sont rarement les défenseurs du *statu quo*. Comme le souligne Florian Znaniecki, les radicaux ou « les novateurs » comme il les nomme, s'appuient sur une « réflexion critique » sérieuse, des analyses intellectuelles, et une idéologie formelle, pour développer une force d'opposition, alors que ceux qui tendent à soutenir l'ordre établi, fondent leurs positions sur des critères traditionnels. En conséquence de quoi, « les conservateurs sont moins « intellectuels » et ils rationalisent leur défense de l'ordre traditionnel en réagissant principalement contre les arguments de leurs adversaires. Ceci ne vaut pas pour « les réactionnaires » c'est-à-dire pour ceux dont les critiques droitières de la société se fondent sur la croyance en la valeur supérieure de l'ordre social ancien »<sup>29</sup>. Thomas Molnar faisait la distinction entre trois types d'intellectuels, l'intellectuel « marxiste », « progressiste » et « réactionnaire ». Ainsi qu'il l'observait, « le conservatisme » comme doctrine intellectuelle est né en réponse au triomphe de la gauche et s'est voué à la « restauration de l'ordre ancien », mais pas à la protection d'un système existant. Les intellectuels conservateurs ont généralement tranché curieusement sur l'esprit de leur époque, ils se sont eux-mêmes perçus comme une minorité résistante face à l'opinion dominante de gauche, libérale, progressiste, politique, ou sociale. S'identifiant grâce aux valeurs de la religion et du patriotisme de l'état ou de la nation, tout comme les intellectuels de gauche, ils ont été, eux-aussi, anti-bourgeois et anti-matérialistes, d'où leur vulnérabilité aux séductions fascistes<sup>30</sup>.

La prédisposition des intellectuels à reconnaître le désarroi de la culture dominante et des institutions de leur société, n'est pas nécessairement réinvestie dans l'activisme ou le politique. Au contraire, la tension entre le domaine intellectuel et l'ordre social imparfait, confus et brouillon, prend souvent, comme le remarque Max Weber, une forme qui l'éloigne de l'arène politique. Son analyse de l'alternative des réactions est fort pertinente au regard de la situation contemporaine.

Le Salut que cherchent les intellectuels est toujours basé sur un besoin intérieur, il se trouve être, de ce fait, éloigné de la vie, plus théorique et systéma-

28. Joachim C. Fest, *The Face of the Third Reich*, Londres : Weifenfeld and Nicolson, 1970, p. 261. Vous trouverez des analyses plus détaillées des intellectuels de gauche de la République de Weimar dans, George L. Mosse, *Germans and Jews* New York ; Harvard Fertig, 1970, pp. 171-225 ; Istvan Deak, *Weimar Germany's Left-Wing Intellectuals*, Berkeley : University of California Press, 1968 ; Harold L. Poor, *Kurt Tucholsky and The Ordeal of Germany 1914-1935*, New York : Scribner's, 1968 ; Peter Gay, *Weimar Culture, The Outsider as Insider*, New York, Harper and Row, 1968.

29. Florian Znaniecki, *The Social Role of the Man of Knowledge*, New York : Harper Torchbooks, 1968, pp. 70-71.

30. Consultez Thomas Molnar, *The Decline of the Intellectual*, Cleveland : Meridian Books, 1961, plus particulièrement le chapitre 5, « The Intellectual as Reactionary, » pp. 157-198.



tique que le salut fondé sur une situation extérieure de détresse, dont la quête est caractéristique des classes non-privilegiées... c'est l'intellectuel qui transforme le concept de monde en une question de sens... La conséquence en est une exigence croissante pour que le monde et la structure de l'existence soient assujettis à un ordre signifiant et significatif. Le conflit entre cette exigence de signification, et les réalités empiriques du monde et de ses institutions, et avec la possibilité de mener sa propre barque dans un monde empirique, est responsable de la fuite caractéristique de l'intellectuel hors du monde. Ce peut être le refuge dans la solitude la plus complète, ou dans sa forme moderne, « id est » le cas de Rousseau, dans l'idée d'une nature vierge de la souillure des institutions humaines. Ou bien ce peut être le romantisme d'une évasion comme celle qui mènerait au peuple, libre de toute convention sociale, caractéristique du Russe Narodnitschestvo. Elle peut être aussi plus contemplative ou plus activement ascétique ; elle peut rechercher en premier lieu le salut individuel ou la transformation révolutionnaire collective du monde dans le sens d'une organisation plus éthique. Toutes ces doctrines conviennent également à l'intellectualisme apolitique et elles ressemblent aux doctrines religieuses du salut, comme elles en ont pris parfois l'apparence<sup>31</sup>.

Toutefois, limiter l'analyse des intellectuels à ce qui dans leur rôle exprime leur aliénation serait une simplification excessive de la complexité des relations entre les intellectuels, leur société et la politique, dans le temps et selon les pays. Ce serait ignorer leur intégration dans le système, et leur fonction de promoteurs de valeurs. Comme l'un de nous l'a déjà souligné : à mettre l'accent sur les intellectuels comme « critiques de la société, donc détachés d'elle... on évite quelques-uns des problèmes les plus cruciaux quant à la place des intellectuels dans la société moderne. Si les intellectuels sont déclarés aliénés par définition, la question de savoir ce qui se passe lorsqu'ils jouent d'autres rôles au sein des organisations, ou qu'ils se lancent dans l'arène politique, est tout simplement éludée... Ceux qui postulent l'éternelle solitude des intellectuels ne voient pas les forces sociales puissantes qui les entraînent vers l'engagement »<sup>32</sup>.

Toute tentative qui viserait à comprendre l'importance du rôle des intellectuels dans le champ politique doit comporter une étude des sources de l'autorité dans le système culturel. Weber a essayé d'expliquer la dimension critique du pouvoir dans un système culturel particulier, en y repérant trois forces sociales concomitantes... l'autorité, l'intérêt matériel, et l'orientation des valeurs. Plus la direction monolithique de ces forces est grande, plus grande est la concentration du pouvoir<sup>33</sup>. Weber caractérisait les intellectuels comme le groupe « prédestiné » à la propagation du système de valeurs national, celui qui tient « le leadership de la « communauté culturelle » ». Il voit entre eux et ceux qui « manient le pouvoir

31. Max Weber, *The Sociology of Religion*, traduit par Ephraim Fischhoff, Boston : Beacon Press, 1963, pp. 124-125.

32. S. M. Lipset, *Political Man*, *op. cit.*, p. 333.

33. Max Weber, *On Law in Economy and Society* édité et annoté par Max Rheinstein, traduit par Edward Shils et Max Rheinstein, New York, Simon and Schuster, 1954, a Clarion Book, p. 324 ; consultez également l'étude faite par l'un des grands « Weberiens », Reinhard Bendix, *Max Weber : An Intellectual Portrait*, New York : Doubleday and Co., Inc., 1960, pp. 286-297.

dans le système politique » une relation nécessaire depuis « qu'il existe entre le prestige de la culture et celui du pouvoir un lien étroit »<sup>34</sup>. Dans la suite de cette tradition, Eisenstadt remarque

Les autorités politiques ont besoin de cette légitimation fondamentale et du support que surtout les intellectuels peuvent leur fournir... De ce fait les tensions continues et l'ambivalence tant aux niveaux symbolique que structural, entre les intellectuels et les tenants du pouvoir ou de l'autorité, se concentrent autour de leur nature respective, extension et autonomie relative de la participation des intellectuels et des pouvoirs politiques dans les systèmes socio-politiques et culturels, et s'enracinent dans leur constante et mutuelle interdépendance<sup>35</sup>.

Afin d'examiner le rôle des intellectuels dans les divers systèmes, il importe de tenir compte de la nature et de l'origine de la répartition de l'autorité entre le monde des intellectuels et celui du système politique.

Une condition structurale de base requise pour l'adaptation positive de l'intellectuel au système culturel élargi concerne les dispositifs d'intégration des deux communautés.

Un court examen de divers systèmes historiques-culturels appuiera notre propos. Weber, dans son analyse du savoir des Brahmanes, remarque que « le concept de légitimité se résumait à l'attitude rituellement correcte du seul prince lorsque, et selon la fidélité avec laquelle son comportement était conforme à la tradition sacrée, en particulier à l'égard des brahmanes... mais quelqu'ait été le pouvoir d'un roi hindou en matière de rituel, il n'était jamais dans le même temps un prêtre... à l'opposé, les plus vieilles traditions chinoises ignorent tout de prêtres indépendants qui se seraient tenus auprès d'un prince strictement laïc. Chez les Hindous le rôle du prince dérivait apparemment d'une politique strictement laïque... alors qu'en Chine il dérivait du rôle de prêtre suprême »<sup>36</sup>.

On retrouve des configurations différentes des pouvoirs politiques et théocratiques à l'origine de l'essor de la chrétienté et plus tard des sectes protestantes. Troeltsch remarque :

... grâce à sa propre énergie l'idée religieuse elle-même neutralise les distinctions séculières laïques ; et du fait de la dépréciation des valeurs économiques et politiques, les barrières entre les races, les classes et les gens furent levées... Il est aussi tout naturel que la Chrétienté, tout comme les sectes protestantes, ait cherché et trouvé ses disciples parmi ceux qui ressentaient de la façon la plus aiguë le poids de cette oppression... une autre évidence... une religion qui dresse ses partisans dans une opposition absolue à la religion d'État, et aux coutumes cliniques et sociales à quoi elle est liée ne peut qu'incidentellement... trouver des partisans dans les milieux qui, de par leur fortune et leur éducation, sont le plus étroitement liés à ces institutions<sup>37</sup>.

34. H. H. Gerth and C. Wright Mills, eds., *From Max Weber : Essays in Sociology*, New York : Oxford University Press, 1946, pp. 176, 448.

35. S. N. Eisenstadt, « Contemporary Student Rebellions — Intellectual Rebellion and Generational Conflict. » *Acta Sociologica* 14, n° 3, 1971, p. 171.

36. Max Weber, *The Religion of India*, traduit et édité par Hans H. Gerth et Don Martindale, New York : The Free Press, 1958, p. 141.

37. Ernst Troeltsch, *The Social Teaching of the Christian Churches*, traduit par Olive Wyon, New York : Harper Torchbooks, 1960, volume 1, pp. 49-50.

Dans la tradition intellectuelle occidentale, toujours plus séparée de l'église et de l'État, l'activité intellectuelle a toujours tendu à mettre en cause l'origine de l'autorité. C'est particulièrement dans les démocraties qui se sont développées aux États-Unis et en Europe que l'impossibilité d'élaborer « un soutien pour une éthique universalisante du mérite, de la liberté, de la créativité et de l'originalité scientifique et intellectuelle » a fréquemment entraîné des tensions entre les intellectuels et l'État<sup>38</sup>. Il n'y a rien de surprenant à ce que les leaders d'Asie ou d'Afrique, qui avaient reçu une culture occidentale aient réclamé leur liberté à ces pays-mêmes où ils avaient étudié.

L'interdépendance croissante entre l'autorité politique et le monde des intellectuels est inhérente aux modifications structurales dont on a montré qu'elles ont conduit à la « société post-industrielle » d'après la seconde guerre mondiale. De tels systèmes socio-économiques dépendent au plus haut point, des moyens supérieurs de développement et de recherche, ce qui signifie un soutien accru aux universités et aux centres de recherche, et une utilisation plus importante des personnes qui sont passées par les systèmes de l'enseignement supérieur, et crée ainsi un marché pour une haute culture de masse qui paiera les institutions et les produits de la communauté artistique. Les gouvernements sont le plus souvent les sources de financement pour les deux secteurs du domaine intellectuel. On peut penser que la reconnaissance et les rémunérations financières par les administrations gouvernementales, contribueraient à atténuer les tensions historiques et le sentiment qu'a l'intellectuel d'être un marginal. Un autre facteur qui pousse dans ce sens est lié à la complexité du gouvernement des sociétés industrielles avancées ou post-industrielles qui contraint les profanes, leaders politiques et économiques, à chercher des conseils de fond, en se tournant vers la communauté des savants et des scientifiques. C'est pourquoi, nombreux sont ceux qui ont vu ces tendances comme des encouragements à faire participer les intellectuels, et à promouvoir l'« inter-pénétration » du savoir et du système politique<sup>39</sup>.

On s'est demandé si ces tendances intégratives ne détruisaient pas les possibilités d'innovation des intellectuels. Ainsi Nettl a suggéré que ce qui rehausse la valeur des savants aux yeux des pouvoirs, à savoir le développement de connaissances complexes mais nécessaires, a entraîné l'appartition d'une grande variété de spécialités aux caractéristiques d'autant plus spécifiques que précises, réduisant ainsi la potentialité des savants à agir comme des intellectuels dans l'arène politique, et de se sentir concernés par des réajustements structureux fondés sur des principes universels<sup>40</sup>. En raison de ces développements, une société comme celle des Américains « avec sa liberté d'expression tant vantée », « conduit moins à

38. S. M. Lipset, « The Possible Political Effects of Student Activism », *Social Science Information* 8, n° 2, avril 1969, p. 15.

39. Barnard Cazes, « The Intellectuals : Between Expertise and Prophecy ? and Concluding Remarks on the First Meeting, Paris, 1972, » Un séminaire organisé par *The International Association for the Cultural Freedom*, Aspen, Colorado, juillet, 1973.

40. J. P. Nettl, « Ideas, Intellectuals, and Structures of Dissent, » in Philip Rieff, ed., *On Intellectuals*, Garden City : Doubleday, 1969, pp. 80-82 ; consultez également T. B. Bottomore, *Elites and Society*, Londres : C. A. Watts, 1964, pp. 70-71.

l'intellectualisme » que celle des soviétiques qui par le fait qu'elle demande aux intellectuels qu'ils soient totalement engagés les poussent à critiquer une société plus répressive sur la base de principes universalistes<sup>41</sup>.

Dans une perspective politique assez différente, Kissinger pose une interrogation semblable à Nettl concernant la capacité du savant de cumuler les rôles de l'expert-participant et de porte-parole des valeurs sociétales. Sa question pertinente soulève un dilemme. Il y a quinze ans il faisait remarquer que :

L'intellectuel en tant qu'expert a rarement reçu la possibilité d'indiquer qu'une question limite l'étendue des solutions possibles ou qu'elle est formulée dans des termes non-pertinents. On lui demande de résoudre des problèmes, non pas de contribuer à la définition des buts<sup>42</sup>.

### QU'EST-CE QUE L'INTELLECTUEL ?

Plusieurs tentatives ont été faites pour décrire ce que signifie le terme « intellectuel ». Ces tentatives tendent à peindre l'« intellectuel » comme l'homme des idées qui crée et symbolise la fonction générale de l'esprit humain. Il explicite les valeurs essentielles et critiques de la société. Il est ainsi un créateur, un évaluateur et un applicateur des interprétations sociétales à partir desquelles la culture prend forme<sup>43</sup>.

La plupart des efforts pour définir la strate dont font partie les intellectuels ont inclus à peu près tous ceux qui sont engagés dans des occupations de haut-savoir. Un des premiers efforts, celui de Samuel Coleridge, décrit les « clercs » comme englobant « les savants de toute dénomination, les sages et les professeurs de droit et de jurisprudence, de médecine et de physiologie, de musique, d'architecture civile et militaire, des sciences physiques ; bref, d'une part, tout ce que l'on nomme arts et sciences — dont la possession et l'utilisation constituent la civilisation d'un pays — et d'autre part, la théologie »<sup>44</sup>. L'analyste contemporain le plus influent du comportement des intellectuels, Edward Shils, a proposé une semblable définition englobante de la catégorie :

41. Nettl, *op. cit.*, pp. 118-119.

42. Kissinger, « The Policymaker and the Intellectual, » *The Reporter*, 20, 5 mars, 1959, p. 23.

43. Pour un plus long développement, consultez Everett Knight, *The Object Society*, New York : George Braziller, 1960, p. 45 ; Coser, *op. cit.*, pp. viii,x ; Jacques Barzun, *The House of Intellect*, New York : Harper Torchbooks, 1961, p. 3 ; Edward Shils, *The Intellectuals and the Powers and Other Essays*, Chicago : University of Chicago Press, 1972, p. 3 ; Aron, *op. cit.*, p. 210 ; Paul A. Baran, « The Commitment of the Intellectual » *Monthly Review* 13, mai 1961, p. 17 ; Ralf Dahrendorf, *Society and Democracy in Germany*, New York : Doubleday-Anchor Books, 1967, p. 268.

44. S. T. Coleridge, *On the Constitution of the Church and State*, cité dans Crane Brinton, « Reflections on the Alienation of the Intellectuals, » dans Alexander V. Riasanovsky and Barnes Riznik eds., *Generalizations in Historical Writing*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1963, p. 220.

les intellectuels sont ces agrégats de personnes qui, dans toute société, emploient pour leur communication et leur expression, et plus fréquemment que la plupart des autres membres de leur société, des symboles d'une étendue générale et à référence abstraite, à propos de l'homme, de la société, de la nature et du cosmos. La haute fréquence d'utilisation de tels symboles, peut être fonction d'une propension subjective de leur part, ou des obligations d'un rôle professionnel, dont l'exercice impose un tel usage<sup>45</sup>.

Étant donné le caractère diffus de sa définition, il n'y a rien d'étonnant à ce que Shils place parmi les intellectuels, non seulement ceux qui sont engagés dans « la production (création) et la consommation (réception) des ouvrages scientifiques, d'érudition, de philosophies, de théologie, littéraires et artistiques » mais également ceux qui ont un rôle intellectuel exécutif. Ainsi insiste-t-il :

Les projets du génie à grande échelle, les structures d'irrigations, les opérations militaires, les organisations administratives et judiciaires, ont tendance à faire appel à une connaissance généralisée. Même lorsque l'élément empirique (l'expérience du praticien) domine, l'étendue de l'échelle de ces opérations détermine chez ceux qui ont la responsabilité de leur exécution, le sentiment d'un besoin de principes généraux pour guider leur action. Ces principes généraux ne sont pas de simples légitimations théoriques de l'entreprise mais font partie intégrante de l'exécution, à travers quoi les projets se réalisent. Les techniques et savoir-faire mis en œuvre dans ces réalisations impliquent, ou reposent sur, l'accomplissement d'actes intellectuels<sup>46</sup>.

Afin de bien saisir le changement du comportement dans ces vastes catégories d'activités que l'on perçoit comme « intellectuelles », il est nécessaire de faire une distinction entre deux dichotomies, l'intellect — l'intelligence ; innovation-intégration. La distinction entre intellect et intelligence, dans le cadre des activités mentales, est le fait d'un certain nombre d'auteurs. Comme le remarque Hofstadter :

... l'intelligence est une qualité de l'esprit qui trouve son emploi dans un champ étroit, immédiat et prédictible ; c'est une qualité de manipulation, d'adaptation éminemment pratique... l'une des plus élevée, des plus sympathiques vertus de l'animal. L'intelligence fonctionne dans les limites posées par des buts clairement énoncés, et elle a tôt fait d'éliminer les pensées et les questions qui n'apportent pas une aide directe pour y atteindre...

... L'intellect, par ailleurs, est le côté critique, créateur et contemplatif de l'esprit. Alors que l'intelligence cherche à saisir, manipuler, réordonner, ajuster, l'intellect examine, pèse, interroge, théorise, critique, imagine. L'intelligence saisira le sens immédiat d'une situation et l'évaluera. L'intellect évalue les évaluations, et recherche les sens des situations dans un ensemble<sup>47</sup>.

45. Edward A. Shils, « *Intellectuals* », in David Sills, ed., *International Encyclopedia of the Social Sciences*, vol. 7, New York : Macmillan and the Free Press, 1968, p. 399.

46. *Ibidem*, p. 400.

47. Hofstadter, *op. cit.*, p. 25. Consultez également Barzun, *op. cit.*, pp. 4-5, et Coser *op. cit.*, p. viii.

Eric Hansen a clairement posé le lien entre l'application de l'intelligence ou de l'intellect aux orientations politiques.

L'intelligence et l'intellect participent tous deux dans toute connaissance, mais il semble qu'il y ait un rapport d'ascendance de l'un sur l'autre et pas seulement dans l'activité cognitive, mais dans le tout de l'existence et l'affirmation de soi de la personne individuelle. Les jugements esthétiques, normatifs et religieux, sont marqués de manière typique par l'ascendance de l'intellect : abstraction, synthèse, jugement questionnement et imagination. Les jugements plus objectifs, mécaniques, ceux que l'on peut grossièrement concevoir comme concernant l'« économie » ou « les arts techniques »... seraient plutôt marqués par l'ascendance de l'intelligence. Alors que l'intelligence s'élançait à la rencontre du monde et de la réalité, afin de négocier avec eux (extraversion), l'intellect apporte le monde à soi, l'intériorise, et en fait une partie des processus antiques du soi (introversion)... Les styles politiques de ces deux tendances sont, de ce fait, fondamentalement divergentes et n'entretiennent avec l'intelligence ou le niveau d'éducation, qu'une relation marginale. Les Ingénieurs, bien qu'ils soient doués d'une vive intelligence et d'une éducation supérieure, ont toujours manifesté des tendances très conservatrices en politique. Dans les professions extraverties et manipulatrices : les dentistes, les médecins et les hommes de loi ont toujours tendu vers la droite. Les professions les plus détachées, intraverties et abstraites... ont manifesté très nettement des tendances radico/libérales. Plus les personnes sont détachées et intraverties (et par conséquent le métier qu'elle choisissent) plus la composante intellectuelle se manifeste avec force dans une attitude politique libérale. « comme tendance », on y retrouve « le poète, l'artiste, le moraliste et l'homme de lettres »... Dans le cas du scientifique, que son objet soit la nature ou le social, les distinctions sont particulièrement difficiles à faire. La fine fleur de l'intelligence comme de l'intellect requise dans ces domaines y manifeste de la tension entre le monde objectif et les méthodologies discrètes utilisées pour l'explorer<sup>48</sup>.

Quelques uns des auteurs que nous avons cités suggèrent une autre dichotomie pleine de possibilités pour rendre compte de la variance des credos politiques. Ils placent la différence entre ceux qui s'orientent vers l'innovation et ceux qui sont d'abord intéressés par l'intégration, la transmission de la culture et du savoir-faire traditionnel incluse. Prototypiquement, on peut l'observer dans les différences d'activités entre le chercheur et l'artiste créateur, ou l'enseignant et le prédicateur. On a prétendu que ceux qui s'engagent dans les sentiers de la création, dans la sphère des idées, de l'art et de la science, ont une propension inhérente à rejeter tous les autres aspects du statu quo, même en politique. Cette aptitude à la critique, au rejet du statu quo, n'est pas simplement affaire de préférence de la part de quelques intellectuels qui critiquent cette qualité de l'esprit. Elle est bien plutôt une partie constituante de la nature même de leurs occupations. La distinction entre fonction intégrative et fonction créatrice implique traditionnellement que ceux qui assument la première font appel aux idées et aux découvertes dans leur

48. G. Eric Hansen, « Intellect and Power : Some Notes on the Intellectual as a Political Type », *The Journal of Politics* 31, mai. 1969, pp. 312-314.

travail, alors que ceux qui assument la seconde créent de *nouvelles* connaissances, de *nouvelles* idées, un *nouvel* art. Dans le travail scientifique et artistique, il est beaucoup mieux considéré d'être original que véridique. Ceci est un fait d'importance, et l'un des aspects cruciaux du rôle, pour autant que nous en considérions les conséquences, lorsque de tels intellectuels prennent une importance politique significative <sup>49</sup>.

On retrouve cet accent mis sur la créativité dans maintes définitions de l'intellectuel, telles que celles de Robert Merton et de Théodore Geiger, qui insistent sur le fait que l'intellectualité définie dans son rapport à la créativité est une fonction composante, que l'on peut retrouver dans toutes sortes d'occupations diverses, comme le moyen le plus utile pour approcher son sujet. Ainsi Merton remarque que « l'intellectuel » fait référence à une fonction sociale, pas à une personne dans sa totalité ». On peut considérer les gens comme des « intellectuels, pour autant qu'ils se consacrent à l'approfondissement et à l'élaboration de la connaissance... il ne s'ensuit pas que chaque enseignant ou chaque professeur soit un intellectuel. Il peut l'être ou non, cela dépend en fait de la nature de ses activités. On a affaire à un cas limite lorsqu'un enseignant se contente simplement de faire part du contenu d'un recueil de textes... dans un tel cas il n'est pas plus un intellectuel que ne l'est un speaker de la radio » <sup>50</sup>.

Lorsque l'on insiste sur l'aspect innovateur de diverses professions « intellectuelles », cela ne saurait effacer le fait que la plupart des intellectuels qui assument ces fonctions ont aussi des activités dans lesquelles ils réaffirment et transmettent certains aspects de la culture existante. Il n'y a que relativement peu de créateurs purs, c'est-à-dire, d'individus qui ne consacrent leurs énergies et leurs efforts qu'à la seule création. Cependant comme l'un des auteurs l'a noté quelque part :

Les intellectuels créateurs constituent le groupe le plus dynamique dans toute la strate des intellectuels. Parce qu'ils innover, ils constituent l'avant-garde dans le développement de la culture... L'orientation caractéristique de ces « intellectuels de la généralisation » est celle de l'évaluation critique, la tendance à évaluer en des termes de conceptions générales, les conceptions idéales et souhaitables postulées comme universellement applicables <sup>51</sup>.

Ici la création de la connaissance est la toute première pré-occupation. Pour ces innovateurs, les règles et les lois sont souvent frustrantes. Gardiens des idées, ils veulent rechercher l'origine atemporelle des « vérités ». Mais ils trouvent heureusement leur plus grand accomplissement dans l'intégration de celles-ci dans le vaste champ social. De tels efforts ne sont pas nécessairement reconnus par le profane. L'aliénation peut en être la résultante. Toutefois, ainsi que l'a remarqué Shils, tous ceux qui se livrent à des activités intellectuelles assument également des fonctions *intégratives*. Il apparaît clairement que leur créativité peut servir à « la présentation d'orientations vers une symbolisation générale qui réaffirme, prolonge,

49. Daniel Mornet, *Les Origines intellectuelles de la révolution française, 1715-1787*, Paris : Armand Collin, 1967.

50. Robert K. Merton, *Social Theory and Social Structure*, New York : The Free Press, 1968, pp. 263-264. Consultez également Théodore Geiger, *Aufgaben und Stellung der Intelligenz in der Gesellschaft*, Stuttgart : Ferdinand Enke Verlag, 1949, pp. 2-3.

51. S. M. Lipset and Dobson, *op. cit.*, p. 138.

modifie ou rejette l'héritage des croyances et des modèles traditionnels de la société... Ils peuvent tout aussi bien remplir des fonctions de pouvoir ou d'autorité lors d'actions concrètes <sup>52</sup>.

### LES INTERPRÉTATIONS MATÉRIALISTES DE LA CONTESTATION INTELLECTUELLE

Les interprétations des orientations critiques des intellectuels, qui leur attribuent le souci inhérent de rôles qui mettent l'emphase sur l'intellect, distinct de l'intelligence, ou sur l'innovation, distincte de l'intégration, sont en conflit avec les interprétations proposées par les analystes qui se targuent d'expliquer les diverses productions de l'esprit, exclusivement ou essentiellement en termes de déterminations existentielles, comme des réponses à des intérêts et des affiliations.

Marx et Engels, bien qu'ils nient que la poussée des intellectuels puisse dominer en politique, ont jugé toutefois nécessaire de discuter des facteurs liés aux diverses formes d'engagements politiques. Dans la perspective de l'accent qu'ils mettent sur les explications marxistes (les intérêts), distinctes des explications idéalistes (valeurs), du comportement, les premiers pères du marxisme voyaient dans les intellectuels radicaux les membres malheureux ou frustrés de la strate des intellectuels, et suggéraient que leur contestation politique ne faisait que manifester leurs insatisfaction de n'avoir qu'une position sociale inférieure. Cette hypothèse produisit des explications envieuses telles que celle proposée par Engels pour rendre compte de la critique politique dans les états allemands d'avant 1848. Il argue qu'« il devint de plus en plus habituel, en particulier parmi les littérateurs des couches inférieures, de marquer leur manque de lucidité dans leurs productions à l'aide d'allusions politiques antigouvernementales dont ils étaient certains qu'elles attireraient l'attention » <sup>53</sup>.

Bakounine, bien qu'il ait manifesté plus de sympathie à l'égard du rôle révolutionnaire des étudiants et des intellectuels, qualifie de « déclassés » <sup>54</sup> ceux d'entre eux qui étaient les plus radicaux. Henri de Man, qui écrivait vers la fin des années 20, croyait également que les *déclassés*, « les pseudoscientifiques... les inventeurs malheureux, les poètes non publiés, les peintres « écrasés » par l'originalité, la cohue et la chie-en-lie de la Bohème iront rejoindre les rangs des communistes et des nationalistes fascistes qui sont le refuge des ultras... des mouvements d'extrémistes, et ils sont de ce fait très proches par nature du nihilisme destructeur de ces individualistes contrariants » <sup>55</sup>.

C'est le même genre d'explications que fournit Kornhauser lorsqu'il suggère que « les franc-tireurs de l'intellectualisme sont plus sensibles à l'extémisme politique que ne le sont les autres types d'intellectuels », parce qu'en partie « il est bien

52. Edward Shils, « The Intellectuals and the Powers : Some Perspectives for Comparative Analysis, » in Rieff, ed., *op. cit.*, pp. 32-33 ; consultez également Shils, « Intellectuals : A Social Role Category », in Rieff, ed., *op. cit.*, p. 3-24.

53. Engels, *op. cit.*, p. 134.

54. Robert Michels, *Political Parties*, New York : Collier Books, 1962, p. 315.

55. Henri de Man, *The Psychology of Socialism*, New York : Henry Holt, 1927, p. 226.



moins sûr que l'avenir les récompensera..., les formes de cette récompense sont moins prédictibles, et que la permanence de cette reconnaissance y est plus incertaine »<sup>56</sup>.

Durant les années soixante, la participation intensive des étudiants et des intellectuels dans les nouveaux mouvements de la gauche a contraint à faire l'analyse des sources de ce mouvement radical « à fondements bourgeois ». Quelques écrivains marxistes ont continué à donner des explications « marxistes » du radicalisme intellectuel. Ainsi le trotskyste belge, Ernest Mandel, affirmait que la contestation des intellectuels était liée à « un changement important dans l'emploi de l'intellectuel », c'est-à-dire à une dégradation de leur statut, des opportunités, de la liberté de travail, et des récompenses, inhérente à l'accroissement de la masse et à la bureaucratisation conséquente des occupations subsumées dans leur strate<sup>57</sup>. La littérature communiste sur l'activisme de la Nouvelle Gauche avance souvent la thèse corrélative qu'intellectuels et étudiants constituent une strate réprimée et aliénée, contrainte à accomplir les travaux qu'exige l'économie. Un article de la *World Marxist Review*, organe du Communisme International (pro-Russe), tentant d'expliquer pourquoi 1968 fut l'année d'une révolte généralisée des intellectuels et des étudiants à travers l'Europe, affirme que les années 1967 et 1968 « ont été marquées par l'accroissement du chômage dans les masses », que les emplois n'étaient pas disponibles, en quantité suffisante pour absorber la vague d'expansion des universités. L'article prétend : « Ces contradictions affectent la communauté intellectuelle tout autant que les travailleurs. 80 à 90 pour cent des intellectuels ne sont-ils pas, après tout, dans les pays capitalistes, des salariés ? »<sup>58</sup>

Une analyse, menée par un communiste chilien, de la prévalence d'un courant radical anti-impérialiste au sein des intellectuels d'Amérique Latine, suggère que cette situation est le reflet de leur exploitation excessive, inhérente au fait que peu d'intellectuels peuvent vivre de leur seule activité créatrice, et que la plupart d'entre eux ne peuvent consacrer que leur temps de loisir à leur vocation ».

Ayant à accomplir un travail non-intellectuel, l'intellectuel d'Amérique Latine doit consacrer la meilleure part de son temps et de son énergie à des activités qui lui répugnent... et bien que cela blesse son orgueil, il est aussi un semi-prolétaire du fait de la manière dont il doit gagner sa vie. Il correspond tout à fait à la définition du prolétariat telle que l'énonce Engels « réduit à vendre sa force de travail pour vivre »<sup>59</sup>.

Mais en général, les efforts visant à faire de la révolte de l'intellectuel, le reflet d'intérêts particuliers étroits, ou du ressentiment dû à leur déclassement, se sont relâchés. Au contraire, l'accroissement du nombre des intellectuels révolution-

56. Wiliam Kornhauser, *The Politics of Mass Society*, New York : The Free Press, 1959, pp. 186-187 ; consultez également Coser, *op. cit.*, pp. 263-274.

57. Ernest Mandel, « The New Vanguard, » in Tariqu Ali, ed., *The New Revolutionaries*, New York : William Morrow, 1969, pp. 47-53.

58. « Upsurge of the Youth Movement in the Capitalist Countries, » *World Marxist Review* 11, juillet 1968, pp. 6-7.

59. V. Teitelboim « Problems Facing Latin American Intellectuals, » *World Marxist Review* 11, décembre 1968, pp. 73-74.

naires est perçu par maints auteurs radicaux comme la conséquence de l'effondrement des valeurs et des institutions bourgeoises, rupture à quoi les intellectuels sont plus sensibles et réagissent plus que d'autres. Sauf lorsqu'il fait des intellectuels les annonciateurs d'un changement radical, il manque encore au mouvement marxiste une explication du radicalisme intellectuel. Tout effort réel visant à comprendre la sociologie de la contestation doit faire retour aux opinions de Hobbes, de Tocqueville et de quelques autres, en particulier en ce qui concerne les aspects inhérents au rôle de l'intellectuel qui, de manière répétitive, le place dans le champ révolutionnaire et aliéné ; la distinction entre l'intellectuel comme innovateur et la dimension intégrative de l'activité intellectuelle, ainsi qu'entre l'intellect et l'intelligence, est un point crucial pour la compréhension de ces aspects.

### LES RÔLES POLITIQUES DE L'INTELLECTUEL

Nous avons discuté de deux dichotomies : intellect-intelligence et innovation-intégration, dans leur relation à divers rôles politiques. Ces dichotomies s'entrecroisent, bien qu'elles soient indépendantes. Même si l'« intellect » tend à être « innovateur », et l'« intelligence » « intégrative », la corrélation est loin d'être aussi nette. Ces distinctions constituent le point de vue fondamental de notre spécification des rôles politiques de l'intellectuel. Notre tentative pour circonscrire les activités des intellectuels des temps anciens à nos jours, et pour interpréter leur société et leur culture nous a permis d'isoler quatre rôles prototypes entre lesquels ils se répartissent. a) le Gardien du Seuil ; b) le Moraliste ; c) le Protecteur ; d) le Conservateur <sup>60</sup>.

Le paradigme ci-dessous présente la logique de notre typologie

	Intellect	Intelligence
	A	B
Innovateur	Gardien du Seuil	Moraliste
	C	D
Intégrateur	Protecteur	Conservateur

La discussion de ces quatre types a pour objet d'illustrer notre typologie, plus que d'en démontrer l'utilité en tant qu'instrument de recherche. Les exemples soulignent les interrelations complexes entre ces différents rôles, et les difficultés à démêler l'enchevêtrement de leurs interconnexions dans « le monde réel ». Nous avons cherché à décrire la plupart des types, en discutant des variantes du comportement de ceux-là mêmes qui participent des grandes institutions culturelles plutôt que de suivre le chemin facile de mettre en contraste les différences les plus évidentes entre ceux qui sont clairement engagés dans des activités savantes et culturelles et ceux qui assument totalement ce que Shils nomme « les rôles intellectuel-exécutifs ».

60. Les deux premiers termes dérivent des analyses de Coser, *op. cit.*, p. x., et Hofstadter, *op. cit.*, p. 28-29.

Si ce paradigme a quelque utilité, il devrait en fin de compte permettre d'accéder à une compréhension analytique des divers comportements politiques de ceux qui, en premier lieu, assument ce que nous pouvons nommer les rôles « du savoir et de la culture ».

#### TYPE A. LE GARDIEN DU SEUIL

Depuis qu'il s'est affirmé comme un type social reconnaissable, l'intellectuel *créateur* a souvent joué le rôle de gardien du seuil, se faisant fréquemment le porte-parole de tendances partisans, ouvrant la grille des idées. Ses essais portent sur l'homme dans sa « totalité »<sup>61</sup>. C'est un penseur indépendant dont la recherche talmudique vise le sens historique universel. Son objet est « les valeurs essentielles » de telle civilisation donnée<sup>62</sup>.

Edward Shils, bien qu'il affirme nettement qu'un auteur ou un savant créateur peut assumer de fait des rôles qui l'orientent beaucoup plus vers une position conservatrice (protecteur) que les intellectuels contempteurs de la tradition, met toutefois l'accent sur le rôle du Gardien du Seuil en suggérant que dans :

toutes les sociétés, même celles dans lesquelles les intellectuels sont connus pour leur conservatisme, les divers chemins de la créativité, de même que les inévitables tendances au nihilisme, exigent un rejet partiel du système prévalent des valeurs culturelles. Le processus même d'élaboration et de développement implique des mesures de rejet<sup>63</sup>.

Aussi longtemps que l'enseignement supérieur est resté entre les mains des églises, l'instruction dispensée par la faculté était liée à la vérité traditionnelle révélée, et elle tendait fondamentalement à socialiser les générations nouvelles dans l'acceptation du système de valeurs. Les collèges étaient de ce fait les centres du conservatisme. La sécularisation de l'Université ainsi que l'accent mis sur la recherche originale et la créativité constituent un facteur essentiel qui est associé au devenir de l'université des temps modernes, comme centre d'agitation sociale.

La différence entre ceux qui font appel à l'intellect pour créer la connaissance et ceux qui font appel à l'intelligence pour accomplir les tâches de la société, a été utilisée par C. P. Snow pour rendre compte des variantes dans le comportement politique des ingénieurs et des savants.

Les ingénieurs... ceux qui accomplissent les grosses œuvres et qui utilisaient pour faire avancer les choses, la connaissance existante, étaient dans 9 cas sur 10 conservateurs en matière politique, soumis au régime quel qu'il soit dans lequel ils se trouvaient, plus intéressés au fonctionnement de leurs machines, qu'à des prévisions sociales à long terme. Alors que les physiciens dont toute la vie était consacrée à la recherche de nouvelles vérités, trouvaient particulièrement désagréable d'arrêter leur recherche lorsqu'ils considéraient la société. Ils étaient révoltés, protestataires, curieux du futur et incapable de

61. Montaigne, *The Complete Essays*, traduits par Donald M. Frame, Stanford : Stanford University Press, 1948.

62. Coser a fourni une explication de cette fonction dans son étude, *Men of Ideas*, *op. cit.*

63. Shils, « The Intellectuals and the Powers, » in Rieff, ed., *op. cit.*, p. 30.

résister à la tentation de le forger. Les ingénieurs se tenaient à leur travail sans créer d'ennuis et en Amérique, en Russie, en Allemagne ce ne furent pas eux, mais les scientifiques qui fournirent les hérétiques, les précurseurs, les martyrs et les traîtres<sup>64</sup>.

Si les hypothèses dont nous avons discuté antérieurement, qui lient la critique politique de l'intellectuel à l'originalité et la créativité comme aspects-clé de son rôle, sont exactes, alors on peut dire par voie de conséquence que *les gens les plus créatifs sont ceux qui sont politiquement les plus aliénés*. Les quelques tentatives systématiques qui ont été faites pour tester quantitativement ces hypothèses tendent à confirmer cette relation<sup>65</sup>. Il faut, bien entendu, souligner que ces résultats ne démontrent pas que l'activité associée à la créativité contraint les hommes à prendre une attitude politique plus critique.

Ils sont simplement congruents avec l'affirmation que le genre d'esprit ou le bagage qui pousse les hommes à mettre la société en question est également un élément de réussite dans le domaine des activités intellectuelles. Divers analystes ont soutenu cette thèse. Il y a près d'un demi siècle, Thorstein Veblen notait :

La première condition requise pour un travail constructif dans la science moderne ainsi, en vérité, que pour tout travail de recherche afin qu'il donne des résultats durables, c'est un esprit sceptique. On ne peut guère compter que sur le seul sceptique pour obtenir un accroissement substantiel de la connaissance. On peut le vérifier tant dans le domaine de la science moderne que dans celui du savoir en général... Celui qui est intellectuellement doué... et dont le scepticisme fera un agent effectif de l'augmentation et de la diffusion de la connaissance parmi les hommes, perdra, à cause de ce même scepticisme, cette paix de l'esprit qui est le droit originel de tout « quietist » sain et sauf. Il devient le trouble-fête de la quiétude intellectuelle...<sup>66</sup>.

Hors des universités, parmi les « intellectuels libres », tels les artistes, (ou les scientifiques avant qu'ils ne soient embrigadés dans l'enseignement supérieur) l'insistance sur l'originalité et l'innovation, sur la créativité, sur la poursuite d'un développement logique au sein d'un certain domaine, fut rendue responsable tout au long de l'essentiel de l'histoire moderne du conflit entre les intellectuels et leurs patrons : ceux qui les payent pour ce qu'ils font. D'où l'essentiel de leur carrière comme « Gardiens du Seuil ». Le conflit est endémique dans le besoin qu'a l'intellectuel d'autonomie et de liberté, ainsi que dans le contrôle qu'exercent sur lui ceux pour lesquels il travaille, fait qu'accentuent les sociétés autoritaires. Dans de tels systèmes la haine des intellectuels à l'égard des autorités dominantes est extrêmement unie, du fait que dans de tels pays il est évident qu'ils dépendent

64. C. P. Snow, *The New Men*, New York : Scribner's 1955, p. 176.

65. Vous trouverez les résumés et les discussions de ces études ainsi que la référence aux divers points de vue généraux, dans Lipset, « Academia and Politico in America », *op. cit.*, ; et Lipset et Dobson, *op. cit.*

66. Thorstein Veblen, « The Intellectual Pre-Eminence of Jews in Modern Europe » in his *Essays in Our Changing Order*, New York : The Viling Press, 1934, pp. 226-227 ; Paul F. Lazarsfeld and Wagner Thielens, Jr., *The Academic Mind*, New York : The Free Press, 1958, pp. 161-163.

entièrement de ce qu'on les autorise à faire ou non<sup>67</sup>. L'intrusion de la politique dans leur existence les pousse à l'opposition. Ceci fut d'une évidence frappante dans la Chine communiste d'avant la chute. Comme le remarque Schwartz :

L'animosité toute particulière du régime chinois à l'égard de l'intelligentsia depuis 1957... n'est que le reflet des révélations scandaleuses de l'épisode des « Cent fleurs » en 1956-57... Le slogan officiel « Laissez les cent fleurs s'épanouir, et les cent écoles dans le contentement » avait pour but de suggérer à l'intelligentsia qu'une sorte d'aire indéterminée de la libre discussion venait de s'ouvrir pour eux. Ce qui s'est alors manifesté fut très significatif. Non seulement la politique culturelle et littéraire du régime fut attaquée ; non seulement les professionnels mirent-ils en question l'autorité du Parti dans le domaine de leur compétence ; mais certains allèrent jusqu'à soulever la périlleuse question du pouvoir même. Les fondements mêmes sur lesquels le Parti Communiste revendiquait l'infaillibilité politique étaient contestés. En soulevant la question du pouvoir politique, le « civisme » de l'intelligentsia chinoise dépassait tout ce qui avait pu se passer en Union Soviétique depuis l'inauguration de l'« ère de Krushchev »<sup>68</sup>.

Dans les sociétés démocratiques de nombreux intellectuels ont également tendance à critiquer âprement ceux qui ont pouvoir sur eux, critique qui prend toutes sortes de formes<sup>69</sup>. C. Wright Mills soulignait « l'évidence historique impressionnante... de l'appareil culturel, des intellectuels en tant qu'agents de changement possible, immédiat et radical »<sup>70</sup>.

Récemment on a pu constater un empiètement sur l'image-de-soi de l'intellectuel comme celui qui peut faire des commentaires sur tout ce qui se passe dans la société. L'expert technique affirme de plus en plus que les domaines qu'il a expertisé ne devraient pas être l'objet de discussions intellectuelles ni, pour cette raison, de l'appréciation populaire. La croissance ou l'importance, de l'expertise, ou de la spécialisation, menace l'amour-propre de l'intellectuel et, de ce fait,

67. Conner Cruise O'Brien, « Thoughts on Commitment, » *The Listener* 86, décembre 1971, pp. 834-836 ; Jascha Kessler, « The Censorship of Art and the Art of Censorship, *The Literary Review* 12, été, 1969, pp. 410-431 ; Ferdinand Kolegar, « Literary Intellectuals and the Politics of Perfection, » *Indian Sociological Review* 3, octobre, 1965, pp. 79-90 ; Juan Onis, « Cubans Ordeal Arouses Artists, » *New York Times*, septembre, 1971, p. 18 ; A. 1. Solzhenitsyn, « Letter to the Fourth All-Union Congress of Soviet Writers, » *Bulletin* 15, août, 1968, n° 8, pp. 39-43 ; S. S. Voronitsyn, « Intellectual Opposition to the Party Leadership, » *Bulletin of Munich Institute* 15, décembre 1968, n° 12, pp. 19-23 ; Edith B. Frankel, « Alexander Tvardovskii — The Loyal Rebel, » *The Jerusalem Post Magazine*, décembre 31, 1971, p. 25 ; Kung Chun and Chao Hiu, « How to Look at Intellectuals Correctly, » *Peking Review* 8, février, 1969, pp. 5-6 ; Anthony Gittings, « Shift in Chinese Education Policy » *The Kuardian*, septembre 26, 1971, p. 4 ; Alan Bouc, « Cultural Revolution Comes Full Cycle, » *Le Monde*, 7 octobre 1970, p. 8 ; Solomon John Rawin, « The Polish Intelligentsia and the Socialist Order : Elements of Ideological Compatibility, » *Political Science Quarterly* 83, septembre 1968, pp. 353-377 ; Aleksander Matejko, « Status Incongruence in the Polish Intelligentsia, » *Social Research*, 33 hiver, 1966, pp. 611-638.

68. Benjamin Schwartz, « The Intelligentsia in Communist China : A Tentative Comparison, » in Pipes, ed., *op. cit.*, p. 180.

69. Pour une analyse des États-Unis et de l'Union Soviétique, consultez Lipset et Dobson, *op. cit.*

70. C. Wright Mills, *Power, Politics and People, The Collected Essays of C. Wright Mills*, New York : Ballentine Book, 1963, p. 256.

beaucoup d'entre eux les récusent ou les rejettent. Ainsi les journalistes Joseph Kraft et Max Ways ont souligné le déclin continu de l'influence des intellectuels « outsiders », y compris les hommes de sciences, sur la politique des États-Unis de Roosevelt à Kennedy, ceci résultant de l'accroissement considérable du nombre d'intellectuels employés à plein temps dans des postes gouvernementaux<sup>71</sup>. Dans une conférence qu'il a donné en 1963, Kenneth Galbraith remarquait, non sans regrets, que l'accroissement de la dépendance vis-à-vis des intellectuels bureaucrates, signifiait une diminution de l'influence des intellectuels en général les plus brillants, en partie à cause du fait qu'il y a beaucoup moins de « controverses corrosives au sein des administrations, et qu'une importance plus grande y est reconnue à l'ordre, la discipline et le conformisme »<sup>72</sup>. C'est pourquoi, non sans ironie, les facteurs qui amènent le gouvernement à dépendre de certains intellectuels spécialisés que sont les *experts*, ont peut-être accru la sensation de séparation et d'aliénation vis-à-vis du gouvernement par le grand nombre de ceux qui restent au dehors et se voient tout autant ignorés par le pouvoir qu'avant.

Dans un sens, ce processus par lequel l'accroissement de l'influence de la classe des intellectuels dans son ensemble, peut être vécu comme un déclin par les plus politisés d'entre eux, est parallèle à la manière dont l'accroissement considérable des soutiens de toutes sortes de l'activité intellectuelle, y compris une augmentation massive du nombre de personnes concernées, a également contribué à accroître les possibilités de frustration et d'aliénation politique dans leur groupe<sup>73</sup>. La vie intellectuelle se caractérise de façon très marquée, par le peu de trophées qui marquent les réussites significatives<sup>74</sup>. Car, la majorité sont des « ratés » tout autant que des « outsiders », fait dont ils rejettent la responsabilité sur le « patron », la société existante, même s'il y a beaucoup plus d'intellectuels qui ont une influence profonde sur les objectifs publics et que le soutien s'est considérablement accru pour les activités culturelles et savantes, y compris sous la forme de revenus plus élevés. Même « ceux qui ont réussi » à certains moments, se sentent vraisemblablement peu en sécurité dans leur position, et, de ce fait, frustrés, étant donné la menace constante qui pèse sur leur situation éminente du fait de l'accroissement constant du nombre de jeunes compétiteurs qui cherchent à les détrôner.

La société moderne a besoin des universités, des intellectuels et des étudiants plus qu'aucune autre société en a jamais eu besoin, de ce fait elle dépend davantage d'eux et subit davantage leur influence.

Ironiquement, l'élévation du statut et en conséquence l'accroissement de l'influence politique des intellectuels comme strate, est en partie la cause du rejet par la société américaine des intellectuels radicaux.

---

71. Joseph Kraft, « Washington Insight : Kennedy and the Intellectuals, » *Harper's* 227, novembre, 1964, pp. 112-117 ; Max Ways, « Intellectuals and the Presidency, » *Fortune* 75, avril 1967, pp. 147-149, 212-216.

72. Cité par Kraft, *op. cit.*, p. 116 ; consultez également Ways, *op. cit.*, p. 212.

73. Geiger, *op. cit.*, pp. 118-119 ; consultez également Norman Birnbaum, « The Making of a Vanguard, » *Partisan Review* 35, n° 2, (1969), pp. 220-232.

74. Eric Hoffer, « Where the Real Rat Race Is, » *San Francisco Examiner*, lundi, 23 décembre, 1968, p. 14.

L'influence de l'université, s'est toutefois étendue sur d'autres élites sociales. Elle est devenue, et de plus en plus, la matrice de toutes les élites qui doivent certifier de leur compétence par leur passage dans l'université. De ce fait les tendances dominantes, les idées et les opinions de l'université s'infiltrèrent vers les sommets de la plupart des institutions-clés.

Ce processus se présente comme le renversement de la description que Tocqueville donnait des intellectuels américains du dix-neuvième siècle, qui se trouvant différents du profane, se retiraient dans des cercles privés, où ils se soutenaient et se consolait les uns les autres <sup>75</sup>. Il se situe davantage dans la perspective des efforts de ceux qui comme Mills et Bottomore visent à faire des intellectuels une « classe » qui veut agir sur la société. Comme le remarque ce dernier dans son analyse de l'élévation de l'intellectuel « moderne » : « Le développement des universités, associé à la dissémination des humanités, a permis la formation d'une classe d'intellectuels qui n'était pas une classe de prêtres, dont les membres étaient issus de toutes sortes de milieux sociaux, et qui se trouvait dans une certaine mesure séparée de la classe et des doctrines des gouvernants... » <sup>76</sup>.

La distinction qui est soulignée dans ce qui précède oppose une liguée élitare « aristocratique » versus « démocratique » plutôt que le pouvoir de « classe » comme tel. C'est dans l'Ouest plus particulièrement que s'est faite la transformation des intellectuels d'une liguée élitare aristocratique en une liguée élitare démocratique.

Ces déplacements ont affecté maintes institutions qui furent intégratives, y compris dans ces dernières années les deux églises protestante et catholique.

Harvey Cox, théologien de Harvard, annonçait au début des années 60 l'aube de l'ère séculaire. « La Sécularisation est la libération de l'homme de la tutelle religieuse et métaphysique, et le retour de son intérêt pour d'autres mondes vers celui-ci » <sup>77</sup>. Les changements au sein des églises reflètent un changement d'identité, de même qu'un réajustement, de la théologie et des rites. L'une des causes de ce déplacement résulte du fait que les personnages-clé de la théologie dans ces églises, ont fait des intellectuels laïques dominants un groupe de référence, et que l'on en trouve maintenant parmi eux qui se considèrent comme des intellectuels. Ces « leaders » recherchent de plus en plus à être reconnus par les universités. Quoi qu'il demeure difficile de s'intégrer dans l'université, où l'on insiste sur l'innovation, tout en gardant le souci de l'interprétation des dogmes religieux traditionnels. Cette modernisation de l'église est le reflet de l'importance qu'a pris la théologie dans la vie intellectuelle en général. De ce fait, la religion est devenue une institution qui fait pression dans le sens du changement social et, même pour

75. Alexis de Tocqueville, *Democracy in America*, New York : Vintage Books, 1956, vol. 2, p. 375.

76. Bottomore, *op. cit.*, p. 65.

77. Harvey Cox, *The Secular City : Secularization and Urbanization in Theological Perspective*, New York : The Macmillan Company, 1966, p. 15 ; consultez aussi Ch. 10 on « The Church and the Secular University » ; Ernest Werner, « Remodeling the Protestant Ministry », *American Scholar* 34, hiver, 1964-65, pp. 31-49 ; et James MacManns, « The Pressure on the Pulpit », *The Guardian*, 5 mai, 1973, p. 5.

une radicalisation, fait qui n'est pas sans conséquences sur le système général de valeurs d'une société plus vaste <sup>78</sup>.

Les moyens de communication de masse constituent un monde d'activités qui donne des signes de son affectation par le monde culturel. De plus en plus de ceux qui écrivent pour les journaux les plus importants, ou pour les émissions de radio, partagent les mêmes valeurs et les mêmes orientations politiques que les intellectuels critiques <sup>79</sup>.

#### TYPE B LE MORALISTE

Commençons par l'injonction apostolique de Dostoievski dans « *les Frères Karamazov* ».

Juge par toi-même qui avait raison — Toi ou celui qui alors te questionnait ? Souviens-toi de la question ; dont le sens, dans d'autres termes, était ceci : tu iras dans le monde, les mains vides et avec la promesse d'une liberté que les hommes dans leur simplicité et leur insoumission ne peuvent même pas comprendre... car rien n'a jamais été plus insupportable à l'homme et à la société de l'homme que la liberté <sup>80</sup>.

Dans son rôle prototypique, l'intellectuel est à la fois celui qui examine et celui qui évalue. Dans la société pré-industrielle, les intellectuels assumaient le droit « sacré » d'interpréter leur société. Le « monopole » des premiers mystiques du Moyen-Age était d'énoncer l'alternative des valeurs chrétiennes <sup>81</sup>. La fonction du moraliste occidental, son souci de détruire l'hérésie, que l'on retrouve souvent dans de hautes positions séculières est liée au fait que dans « l'Europe chrétienne la classe intellectuelle s'est d'abord constituée dans le clergé, fait qui conditionne encore de nos jours les attitudes des intellectuels... même les plus irreligieux. Dans la critique actuelle des lignes de conduite politiques, on peut encore entendre dire que la fonction des intellectuels est d'être la « conscience de la société ». Le clergé de l'« Europe » a critiqué le « monde » du point de vue de valeurs spirituelles plus élevées » <sup>82</sup>.

Du fait de la différenciation croissante au sein des sociétés occidentales, les « strates organisées » ont commencé à se disloquer. Les Intellectuels « libres » ont entrepris des travaux d'*inspection*.

---

78. James A. Pike et John W. Pule, *The Church, Politics and Society : Dialogues on Current Problems*, New York : Morehouse-Gorham Company, 1955 ; James A. Pike, *If This Be Heresy*, New York : Harper and Row, Publishers, 1967 ; Daniel Berrigan, *False Gods, Real Men*, New York : The Macmillan Company, 1967 ; Daniel Berrigan, *The Trial of the Catonsville Nine*, Boston : Beacon Press, 1970 ; et R. H. Preston (éditeur), *Technology and Social Justice : An International Symposium on the Social and Economic Teaching of the World Council of Churches from Geneva 1966 to Uppsala 1968*, Valley Forge : Judson Press, 1971.

79. Consultez Lipset et Dobson, *op. cit.*, pp. 180-181 et les références à quoi ils renvoient.

80. Fyodor Dostoievski, *The Grand Inquisitor on the Nature of Man*, traduit par Constance Garnett, New York : Le libéral Arts Press, 1948, p. 28.

81. Norman Cohn, *The pursuit of the Millenium*, New York : Oxford University Press, 1971.

82. Ways, *op. cit.*, p. 149.



En Europe ce développement fut étroitement associé à l'apparition de l'« idée » de Renaissance. Robert Nisbet a affirmé que les humanistes de cette époque ressemblaient fortement aux intellectuels moralistes et vertueux de tous les temps. À la différence des « Gardiens du Seuil » cependant, la plupart d'entre eux n'était « ni des savants, ni des scientifiques, ni des philosophes, pas plus que des créateurs littéraires ou des artistes ».

Ce que nous trouvons chez eux en abondance : c'est la clarté de la pensée et la brillance du style. S'il n'y a qu'un mot pour décrire au mieux la mentalité des sophistes, des humanistes, des *philosophes* et autres, c'est la *brillance* : telle qu'elle se manifeste dans la pointe ou la *répartie* rapide, l'utilisation du paradoxe ou de l'inversion du sens, la dérivation des qualités d'irridescence, qui effacent le discours du déjà connu, et peut-être par-dessus tout, le style polémique<sup>83</sup>.

Cette catégorie de critiques brillants et innovateurs, qui a plus souvent fait usage de l'intelligence que de l'intellect, a souvent centré son attention sur la critique de l'éducation et de la culture comme distincte d'une préoccupation pour des changements institutionnels actuels. C'est-à-dire que les moralistes soutiennent la société dans son mépris pour ceux qui échouent à assumer les valeurs fondamentales acceptées. Ils mettent en accusation ceux qui gouvernent la société pour crime d'hérésie. En tant que groupe, ils ont toutefois tendance à être fascinés par le pouvoir, exhibant parfois à son égard une crainte excessive lorsqu'ils pensent qu'il les vise, et d'autre fois manifestant de l'adoration pour le guide charismatique avec lequel ils peuvent s'identifier.

Dans les nations en voie de « modernisation » le processus a souvent été combattu par les intellectuels moralistes de droite, tels les « *pensadores* » en Amérique latine qui accusent le changement technologique de miner les valeurs culturelles et spirituelles de la société ; et de gauche, qui s'opposent également à ce même changement et dans des termes comparables parce qu'il introduit des valeurs occidentales ou impérialistes.

Il est difficile d'opérationnaliser la distinction entre « le Gardien du Seuil » et « le Moraliste », mais on peut avancer que dans les États-Unis du vingtième siècle, les intellectuels politiquement engagés ont été davantage portés à ressembler au dernier qu'au premier, et ceci a commencé avec les intellectuels d'avant la première guerre mondiale, qui appuyaient les objectifs égalitaires et « anti-business » des Progressistes et des Socialistes. Les « Jeunes Intellectuels » « Young Intellectuals » constituent un exemple typique de ce groupe, constitué par des gens provenant de la Ivy League et « de familles appartenant aux couches supérieures et stables des classes moyennes »<sup>84</sup>. Leur lieu de prédilection était Greenwich-Village où ils se réunissaient dans des salons subventionnés par de riches précurseurs de Manhattan appartenant aux groupes chics radicaux des temps récents<sup>85</sup>. Mais ce

83. Robert Nisbet, « The Myth of the Renaissance, » *Comparative Studies in Society and History* 15, octobre 1973, pp. 486-487.

84. Henry F. May, *The End of American Innocence : A Study of the First Years of Our Own Time*, Chicago : Quadrangle Books, 1964, p. 304.

85. Consultez Coser, *op. cit.*, pp. 111-119 et S. M. Lipset, *Rebellion in the University*, Boston : Little, Brown, 1972, pp. 153-155.

« mouvement » de critique culturelle radical, qui organisait des réceptions pour rassembler des fonds de soutien à de pauvres grévistes vacillants et participant aux défilés pour les droits des femmes, s'effondra lorsqu'il se trouva confronté à la séduction du « pouvoir intellectuel » exercée par l'administration de Wilson et aux menaces subséquentes à l'égard des socialistes qui étaient opposés à l'engagement de l'Amérique dans la première guerre mondiale<sup>86</sup>.

À partir des années vingt, la plupart des intellectuels américains les plus francs, exprimèrent un antagonisme renouvelé à l'égard de la classe des hommes d'affaire, d'où provenait « l'ennui, la stupidité, l'agressivité dans le commerce, le conformisme aux restes de la morale traditionnelle, et un opportunisme moral lié à certaines convictions aveugles quant au statu quo en matière d'économie »<sup>87</sup>. Dans la plupart des cas, leur dégoût apocalyptique a pris la forme des reconstructions proposée par la gauche. En Amérique, adhérer au marxisme a largement servi comme méthode de « protestation culturelle ». Au début des années trente un millionnaire de Californie alarmé, Edward L. Doheny, appela ses congénères à se battre contre « une majorité de professeurs d'université qui enseignent le socialisme et le bolchevisme, aux États-Unis »<sup>88</sup>. Contre les inquiétudes de Doheny, le sociologue marxiste, Tom Bottomore, a affirmé qu'au delà de sa fonction manifeste de « protestation », la « critique » marxiste a grandement aidé les hommes de sciences américains à se retirer de l'arène sociale la plus étendue, du fait de l'incapacité de l'intellectuel à faire le pont entre « la théorie politique » et « action politique ». L'absence d'un « trafic intellectuel à double voie » signale, comme le note Bottomore, l'absence d'une plate-forme radicale efficace en Amérique du Nord<sup>89</sup>. L'effondrement du capitalisme américain qui s'est manifesté par la grande Récession des années 30 a fourni un cas-test aux hypothèses de Bottomore. De grands groupes d'intellectuels et des communautés éduquées se rassemblèrent autour du soutien des partis socialistes et communistes. Ainsi l'arrivée d'un président réformateur, comme lors des instances antérieures du New Freedom de Wilson, d'origine aristocratique, Franklin Roosevelt, qui flattait ouvertement les intellectuels et en prit quelques uns comme experts dans son administration, réussit à rallier leurs appuis enthousiastes, en particulier lorsqu'ils purent envisager une action combinée avec le pouvoir « anti-business » en Amérique, et une romance sentimentale pseudo-radical avec l'Union Soviétique<sup>90</sup>.

86. Randolph Bourne, *The War and the Intellectuals*, New York : Harper Torchbooks 1964, pp. 3-14.

87. Consultez Lipset, *op. cit.*, p. 161.

88. Cité par Arthur M. Schlesinger, Jr., *The Crisis of the Old Order, 1919-1933* Boston : Houghton Mifflin, 1957, p. 69.

89. T. B. Bottomore, *Critics of Society : Radical Thought in North America*, New York : Pantheon Books, 1968, p. 39.

90. « Des circonstances particulières et qui ne peuvent être reproduites ont rendu possible la chaleureuse alliance entre les intellectuels Américains et le « New Deal ». Franklin Roosevelt s'est présenté lui-même comme le champion des sous-privilegiés contre les « rois de l'économie » dont on pense qu'ils détiennent le pouvoir réel, et qu'ils sont blâmables de n'avoir pas prévenu la dépression. Ainsi la situation de David contre Goliath était-elle le lot des intellectuels. Ils pouvaient soutenir Roosevelt sans s'aligner sur ce que l'on nomme maintenant « l'Establishment ! » *Ways op. cit.*, p. 212. Vous trouverez une analyse de la manière dont les intellectuels américains se sont alliés à Roosevelt et l'administration subséquente dans : Edward Shils, « From Periphery to Center : The Changing Place of Intellectuals in American Society » dans Bernard Barber and Alex Inkeles, eds., *Stability and Social Change*, Boston : Little, Brown, 1971, pp. 211-243, esp. pp. 220-227.

Comme le remarque Nisbet pour un contexte différent, le comportement du critique moraliste révèle « une fascination pour le pouvoir, en particulier celui qu'assument les chefs... car un tel pouvoir s'utilise d'une manière plus souple, dans la mesure où il semble moins enraciné dans les cadres et les conventions sociales ordinaires qui de ce fait l'entravent moins »<sup>91</sup>.

Après la deuxième guerre mondiale, l'admiration, le mépris et la peur du pouvoir chez le moraliste, manifestés conjointement par l'engagement dans les élites radicales-chic à Hollywood, New York et Washington qui manifestaient leur mépris pour la culture Américaine, et la croyance que les États-Unis sont une société répressive, en ont amené beaucoup à craindre les conséquences d'une mise en question prolongée du fonctionnement de la société, en particulier pendant la période McCarthy. Leslie Fiedler, David Riesman et Nathan Glazer tournèrent en dérision « les craintes tapageuses des intellectuels » et suggérèrent que leur estimation exagérée de la force du McCarthysme était liée à « la survie des illusions de la gauche »<sup>92</sup>. La Guerre froide accrut l'angoisse des intellectuels. Comme Christopher Lasch l'a écrit à propos du comportement de beaucoup d'intellectuels « gauchistes » de cette période, « ils... n'ont pas hésité à critiquer la culture et la politique du peuple américain, mais... ils n'ont pas critiqué le gouvernement américain ni aucun autre aspect de l'ordre officiellement reconnu »<sup>93</sup>.

Toutefois les inquiétudes quant au McCarthysme furent l'élément catalytique qui favorisa le passage de la critique culturelle de la période de l'après-guerre, à la politisation des années 60. Car, ainsi que le remarque Nisbet : « Il n'y a pas une seule personnalité, pas un seul événement, en remontant jusqu'aux années trente, qui n'ait autant captivé les esprits des universitaires, que ne le fit la personne du sénateur Joe McCarthy, et la cause qu'il représentait dans les années 1950... Rien de ce qui avait pu surgir des conflits les plus violents des années trente, pas même la haine quasi religieuse des libéraux et des radicaux à l'égard du fascisme, ne s'est jamais concrétisé si complètement dans les lieux universitaires voire même greffé sur les fonctions académiques elles-mêmes, que la menace du McCarthysme, perçue comme telle presque universellement par les facultés et les universités »<sup>94</sup>.

La politisation de la vie intellectuelle qui a découlé du McCarthysme s'est manifestée par une forte identification à une personnalité politique relativement conservatrice, Adlai Stevenson, un homme qui a cherché à minimiser les questions économiques et de groupes minoritaires, au profit d'un effort pour parer au déclin des statuts moraux, culturels et écologiques de la société américaine. « Un peu conservateur dans ses premières opinions, héritier par sa famille et son éducation d'une lignée quasi-aristocratique, Ivy League jusqu'au plus profond de lui-même, doué dans toutes les subtilités rhétoriques et stylistiques chères aux intellectuels de

91. Nisbet, *op. cit.*, p. 487.

92. Leslie Fiedler, « McCarthy » *Encounter*, Août, 1954, pp. 10-21. Consultez également David Riesman et Nathan Glazer, « The Intellectual and Discontented Classes, » in Daniel Bell, ed., *The Radical Right*, Garden City : Doubleday, 1963, pp. 87-114.

93. Christopher Lash, *The Agony of the American Left*, New York : A Vintage Book, 1969, p. 73.

94. Robert Nisbet, *The Degradation of the Academic Dogma*, New York : Basic Books, 1971, pp. 143-144.

partout, tel était Adlai Stevenson, pâle opposé presque parfait du sénateur Joseph McCarthy », et, devrait-on ajouter, à son adversaire plus libéral « populiste » au sein du parti démocrate, le sénateur Estes Kefauver<sup>95</sup>.

Le lien entre les préoccupations académico-culturelles et la politique nationale, dans les années 50, a permis la politisation intense du monde intellectuel durant la décennie suivante. Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer que le héros politico-culturel et populaire de cette période suivante, John F. Kennedy, ne fut pas populaire de son vivant auprès des intellectuels qui n'étaient pas « gouvernementalement » engagés. Stevenson et Hubert Humphrey à un moindre degré, furent les candidats favoris des intellectuels politisés, qui désespéraient de Kennedy dont les antécédents ne faisaient guère état d'une grande passion politique, qui s'était tenu hors du combat contre McCarthy, alors que d'autres membres de sa famille, y compris son frère Robert, le soutenait activement. Pour beaucoup, le choix entre Kennedy et Nixon signifiait qu'il n'y avait pas de choix. « Lorsque l'on relit la presse déjà ancienne de 1960, on se rend compte de l'amertume des intellectuels quant au choix entre les candidats et les philosophies, et comme ils étaient persuadés que l'époque des McKinley, Coolidge et Eisenhower avait marqué de leurs griffes sans équivoque, la culture américaine »<sup>96</sup>.

Reconnaissant les difficultés qu'il rencontrait avec cet électorat, Kennedy insista sur « le rôle public de l'intellectuel » pendant et après son élection. Comme l'indiquait Joseph Kraft, cette insistance avait « un but politique aussi évident que la nomination d'un Juge noir ou d'un ministre des postes et télégraphes polonais. Le but de ce geste était à l'intention des libéraux intellectuels à tête ovoïde\* du Parti Démocratique<sup>97</sup>... » Mais pendant les mille jours de son administration, Kennedy a continué à se heurter à des nombreuses rebuffades. Neuf mois après que le jeune président eut été élu, James Reston consacra un éditorial dans le *New York Times* aux « intellectuels mécontents ». Il remarquait que l'on décrivait ce régime comme « la troisième administration Eisenhower », que les intellectuels étaient déçus par l'absence d'une nouvelle orientation, par la préoccupation des résultats politiques, les compromis quant à l'éducation et les techniques de nomination des conservateurs pour faire accepter aux libéraux et à la politique libérale de pratiquer une politique conservatrice »<sup>98</sup>. Et dans un article publié en novembre 1963, juste avant l'assassinat, Kraft pouvait écrire qu'en dépit du nombre considérable d'universitaires qui occupaient des positions importantes dans l'administration comme « bureaucrates techniciens », et de la prise en considération de leur arbitrage « comme d'une sorte de protection », il existait une tension considérable entre l'administration et les intellectuels ». « Les romanciers Norman Mailer et James Baldwin, l'auteur dramatique Gore Vidal et les spécialistes en sciences politiques

95. *Ibid.*, p. 144.

96. Ronald Berman, *America in the Sixties, an Intellectual History*, New York : The Free Press, 1968, p. 4.

\* Tête ovoïde : *egghead*. Expression employée par la presse canadienne de l'époque. Note du tr.

97. Kraft, *op. cit.*, p. 112.

98. James Reston, « Washington on Kennedy's Discontented Intellectuals », *New York Times*, Octobre, 1960, p. 16.

Sidney Hyman et Louis Halle ont émis de violentes critiques : « Où donc, demandait le critique Alfred Kazin dans un essai important, se trouve la relation significative des intellectuels et du pouvoir »<sup>99</sup>.

Ironiquement, la mort tragique du jeune Président et son remplacement par Lyndon Johnson, qui apparut comme le type même du politicien « manipulateur », ont permis l'accomplissement de ce que Kennedy n'avait pas pu réaliser de son vivant. Ce changement avait été prophétisé d'une manière curieuse avant les élections de 1960 par James McGregor Burns, qui après avoir souligné le manque d'attrait de l'orientation pragmatique et non émotionnelle de Kennedy déclarait : « S'il lui advenait de mourir demain dans un accident d'avion, il deviendrait aussitôt un martyr libéral, car des publicistes libéraux du pays s'empresseraient d'en faire un héros »<sup>100</sup>.

Au milieu des années 60, les intellectuels Américains semblèrent une fois encore réassumer le rôle polémique du « moraliste » par rapport à la critique politique, en dénonçant le système qui trahissait ses propres croyances démocratiques et anti-impérialistes fondamentales. Cela a débuté par les attaques d'un professorat initié contre la guerre du Vietnam en 1965, qui joua un rôle important en soutenant un mouvement de masse contre la guerre, d'où émergèrent un bon nombre de radicaux. Toute une série de données statistiques valide les vantardises de Kenneth Galbraith quant à leur efficacité politique.

Ce ne furent... ni les syndicats, ni les intellectuels indépendants, ni la presse, ni les hommes d'affaire,... mais les universités qui furent à la tête de l'opposition contre la guerre du Vietnam, et contraignirent le Président Johnson à se retirer et accélérèrent l'allure de notre actuelle retraite du Vietnam 1971, qui menèrent la lutte contre la grande corporation au sujet de la pollution, et qui, aux dernières élections congressionnelles, éliminèrent une vingtaine, et peut-être davantage, des opportunistes les plus fieffés, de rapaces et de sycophantes militaires<sup>101</sup>.

Toutefois avec la diminution de la participation militaire américaine dans la guerre du Vietnam, et la fin des protestations politiques de masse, le soutien à des lignes de conduite politiques et moralistes s'est trouvé miné. Travaillant dans une société où un troisième parti de gauche n'a jamais obtenu plus de deux pour cent des votes depuis la première guerre mondiale, les intellectuels américains, tout comme les étudiants, en sont revenus à la critique culturelle et éducationnelle. Les critiques les plus importantes et les plus politiquement pertinentes ont visé les iniquités du système de l'éducation. Leurs porte-parole les plus importants continuent à accuser la société de favoriser l'inégalité, mais surtout par rapport à son incapacité à raviver les idéaux traditionnels de l'Amérique, l'égalité dans la compétition. Leur problème politique dominant est l'ancienne cause progressiste améri-

99. Kraft, *op. cit.*, pp. 114-112.

100. James MacGregor Burns, « Candidate on the Eve : Liberalism Without Tears, » *New Republic* 143, 31 octobre, 1960, p. 16.

101. Vous trouverez un résumé détaillé de l'évidence de cet effet dans : Everett Carl Ladd, Jr., et Seymour Martin Lipset, *Academics, Politics, and the 1972 Election*, Washington, D.C. : American Enterprise Institute for Public Policy Research, 1973, pp. 5-32.

caine, la corruption du milieu, dont ils rejettent de nouveau le blâme sur le monde des affaires américain, les monopoles (néo-trust) et la cupidité propre à toute civilisation commerçante.

D'une manière toutefois plus générale, l'accent sur la distinction entre le rôle de « Moraliste » et celui de « Gardien du Seuil » parmi les intellectuels américains ces temps derniers, peut rendre compte du fait qu'à la différence des intellectuels révolutionnaires en d'autres lieux et en d'autres temps, ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient. Comme le remarque Crane Brinton :

Il est évident que les intellectuels Américains ne connaissent pas pour la plupart quelles meilleures structures, institutions ou croyances — pas même les « ismes » — ils souhaiteraient substituer aux mauvaises...

Cette absence d'un programme positif solide, même en politique, est à coup sûr la raison principale pour laquelle l'aliénation des intellectuels Américains d'aujourd'hui, n'est ni un « transfert d'allégeance », ni le signe d'une action révolutionnaire possible dans notre société,... Cette absence est également une des raisons principales pour laquelle l'état d'esprit de nos intellectuels des années 1932 n'était nullement le signe d'une révolution en route, révolution difficilement menaçante ou même promise le moins du monde, dans notre société peut-être un peu trop stable »<sup>102</sup>.

Ainsi donc nous revenons à la conception de l'intellectuel comme source d'autorité et à son intégration dans un milieu social plus large. C'est l'absence d'un grand nombre d'intellectuels Américains qui aurait utilisé un intellect novateur à la politique qui reflète le mieux la philosophie « en vue » de la nation : son égalitarisme libéral. Cependant l'importance de l'incapacité de ces groupes à s'adapter à un système politique plus large est en grande partie due aux principes conflictuels dans l'interprétation de leur autorité, entre, par exemple « l'art » et « l'érudition » ou « les idées » et « la politique ». Le « Messie » désavoue ses disciples éventuels. Il devient le « chien de garde » du système social. Pour lui la tâche de « Grand Inquisiteur » n'a pas de terme.

#### TYPE C • LE PROTECTEUR

Aron a remarqué que derrière toute doctrine et tout parti, il y a les intellectuels qui « traduisent en théories les opinions et les intérêts »<sup>103</sup>. Dans le rôle de Protecteur il peut devenir un faiseur de tradition en élaborant la légitimation de l'autorité, ancienne ou nouvelle. Comme le pose Eisenstadt :

Ils participent à la construction de la charpente symbolique et institutionnelle de telles traditions, ou bien ils remplissent leurs fonctions de conscience de la société dans le cadre des traditions existantes<sup>104</sup>.

102. Brinton, *op. cit.*, p. 235.

103. Aron, *op. cit.*, p. 209. Consultez aussi Kurt Wolff, et., *From Karl Mannheim* New York, Oxford University Press, 1971, pp. 110-115.

104. S. N. Eisenstadt, « Intellectuals and Tradition, » *Daedalus* 101, printemps 1972, p. 1.

En contribuant au maintien du système, les intellectuels se sont toutefois dégradés en faisant partie du système culturel, encourageant ce que Weber nomme « l'Idée Nationale ». Dans une société hautement différenciée, ce rôle devient « l'expression d'une habileté particulière »<sup>105</sup>. Ils rationalisent les cadres institutionnels organisés de la société. Shils remarque :

Parallèlement à ces institutions pour la formation des talents, l'orientation des dispositions, et les exercices préliminaires pour la capacité de jugement, existent également des institutions dans lesquelles ces talents, dispositions et capacités sont utilisés pour des opérations sérieuses...<sup>106</sup>.

Cette attitude a des racines culturelles historico-mondiales. Comme l'affirme à juste titre Znaniecki, pour remplir ce rôle, les intellectuels doivent être à même d'expliquer à la société d'aujourd'hui celle d'hier<sup>107</sup>. Leur pouvoir est, en grande partie, lié à leur aptitude à faire le récit de l'humaine destinée. Ils intègrent l'éthos de leur société.

Le pouvoir d'énonciation des intellectuels japonais qui aidèrent à la reconstruction de leur société pendant la Restauration Meiji, est un exemple de la signification de ce rôle. Comme le remarque Jun Eto :

Peu importe jusqu'à quel point leurs opinions littéraires ou politiques différaient, les auteurs Meiji se partagèrent la mission nationale dominante de leur temps ; la création d'une nouvelle civilisation qui rassemblerait les plus hauts accomplissements de l'Est et de l'Ouest, tout en restant japonaise jusqu'au fond du cœur<sup>108</sup>.

Bien que les intellectuels marxistes les plus importants, aient inventé des concepts et des stratégies originales afin de promouvoir un changement fondamental, ils n'en tombent pas moins dans la catégorie de ceux qui ont fait appel à l'intellect en tant que « Gardien du Seuil » novateurs. On doit aussi les considérer comme des auteurs de traditions nouvelles qui ont permis la création d'une légitimation nouvelle pour le système hiérarchique de la société post-capitaliste<sup>109</sup>. Divers critiques ont même soutenu que le marxisme apparaissait comme l'expression idéologique des « intérêts de classe » des intellectuels qui voyaient dans le socialisme un système social qu'ils auraient dominé en tant que porte-parole des masses incompetentes. Jan Machajski, un ancien marxiste polonais, qui écrivit au début du siècle, était dans la ligne de l'interprétation marxiste du rôle des slogans populistes et égalitaires, qui, lors des révolutions françaises et américaines, légitimaient la prise de pouvoir par la classe bourgeoise, lorsqu'il analyse les conséquences de la révolution socialiste réussie. Tout comme le théoricien anarchiste, Michael

105. Max Ascoli, *Intelligence in Politics*, New York : W. W. Norton, 1936, pp. 17-41.

106. Shils, « Toward a Modern Intellectual Community, » dans Shils, *The Intellectual and the Powers and Other Essays*, op. cit., p. 336.

107. Znaniecki, *op. cit.*, p. 39.

108. Jun Eto, « Natsume Soseki : A Japanese Meiji Intellectual, » *American Scholar* 34 automne 1965, p. 603. Plus loin, Bellah fournit une documentation historique soignée des raisons pour lesquelles les intellectuels « sceptiques » n'ont pas eu d'activités au Japon... Robert N. Bellah, « Intellectual and Society in Japan, » *Daedalus*, 101, printemps, 1972, pp. 89-115.

109. Coser, *op. cit.*, pp. 141-142.

Bakunine, il affirme qu'il en sortirait une société gouvernée par des mandarins. Et il laisse entendre, anticipant sur les hypothèses semblables de Robert Michels, que les concepts de démocratie participative, de contrôle par la masse des mécanismes d'une société industrielle complexe, dans un système d'où toute protestation et toute opposition politique seraient bannies, ne sont que des utopies qui ne serviraient qu'à masquer le fait qu'une telle société serait rigoureusement stratifiée dans le respect du pouvoir et des privilèges <sup>110</sup>.

Comme on peut s'y attendre, la diffusion des écrits de Machajski sur la fonction de préservation de l'idéologie marxiste a été interdite dans le monde Communiste, mais il y a de bonnes raisons de croire que ses analyses et ses prédictions ont inquiété les chefs de l'Union Soviétique. Machajski et son enseignement furent l'objet d'attaques virulentes dans la *Pravda* lorsqu'il mourut en 1926, et de nouveau en 1938, lorsqu'ils furent condamnés comme « insultants, grossiers et dangereux pour l'état soviétique » <sup>111</sup>.

Récemment, de nombreux néo-marxistes ont appelé l'attention sur, et soutenu, le rôle-type de l'intellectuel qui énonce les idéaux révolutionnaires, position explicitée d'une manière à demi-voilée par Lenine longtemps auparavant dans : *Que Faire ?* <sup>112</sup>. Lefebvre a suggéré que « le contrôle des idées... est le seul juge et critère suprême de la connaissance » <sup>113</sup>. Les théoriciens marxistes n'ont jamais eu à faire face, comme la société communiste, aux conséquences d'avoir à en contribuer aux intellectuels ce pouvoir de narration et de préservation. Kostas Axelos, un analyste marxiste, a souligné la nécessité d'une « réévaluation critique de la théorie bolchévique du rôle de l'intellectuel... dans la manière dont il formule la conscience de classe du prolétariat... » <sup>114</sup>.

Marx lui-même, bien sûr, rejetait ce rôle, bien que l'on puisse le considérer comme l'un des tout premiers exemples de « faiseur de tradition ». Il a critiqué comme « utopistes » bourgeois, ces socialistes qui pensaient que « la classe des travailleurs est incapable de s'émanciper toute seule... et qu'elle doit se placer sous la conduite de... bourgeois cultivés » <sup>115</sup>. De ce fait, à partir d'un tel point de vue, tout intellectuel est suspect. Telle est précisément la cause de l'anti-intellectualisme

110. Il n'y a malheureusement que peu de choses de Machajski qui aient été traduites en anglais. Vous trouverez un court extrait de son livre, *The Intellectual Worker* dans : V. F. Calverton, ed., *The Making of Society*, New York : Random House, 1937, pp. 477-436. Max Nomad fut le principal disciple américain de Machajski et il a résumé et mis son enseignement en application dans *Aspects of Revolt*, New York : Noonday Press, 1961, pp. 96-117 ; *Dreamers, Dynamiters and Demagogues*, New York : Waldon Press, 1964, pp. 103-108, 201-206 ; et *Political Heretics*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 1963, pp. 238-241. Consultez également Paul Avrich « What is 'Machaevism' ? », *Soviet Studies*, 17, juillet 1965, pp. 66-75 et Marshall Shatz, « Jan Waclaw Machajski : The 'Conspiracy' of the Intellectuals » *Survey*, n° 62, janvier 1967, pp. 45-57 ; Bottomore, *Elites and Society*, *op. cit.*, p. 66.

111. Shatz, *op. cit.*, p. 57 ; Nomad, *Aspects... op. cit.*, p. 117 ; Avrich, *op. cit.*

112. Lire : George Lukacs, *History and Class Consciousness*, Londres : Merlin Press, 1971, plus particulièrement, pp. 299-329.

113. Henri Lefebvre, « S'agit-il de penser, » *Le Monde* 29, janvier 1964.

114. Kostas Axelos, « Des 'intellectuels révolutionnaires' a « Arguments' », *Praxis*, vol. 4, n° 3-4, 1968, p. 419.

115. Karl Marx and Frederick Engels, *Selected Works* 11, New York : International Publishers, 1968, pp. 626-633.



marxiste<sup>116</sup>. Encore que comme le remarque Henri de Man, « Ce n'est pas banal que le marxisme, bien... qu'il ait été conçu par des intellectuels, ne leur laisse aucune place dans la société qu'il décrit »<sup>117</sup>.

L'influence croissante des intellectuels post-révolutionnaires et de la communauté universitaire sur le *Corps Politique* de divers pays, est le résultat de tout autre chose que le seul accroissement d'un besoin de talents entraînés. L'Intellectuel énonce la « modernité ». Dans les pays en voie de développement, ils ont constitué la seule « élite moderne initialement disponible » dont la tâche fut d'établir un lien rationnel entre « la contestation et le changement »<sup>118</sup>. Les sociétés développées leur ont également attribué un rôle : celui de « miroir de la conscience »<sup>119</sup>.

Nous avons fait état antérieurement d'opinions comme quoi la préférence à travailler *hors du système* est endémique dans le rôle professionnel de « l'intellectuel ». Comme le remarque Coser : « Lorsque l'intellect est attelé à la poursuite du pouvoir, il perd ses caractéristiques essentielles... ; l'atteler au char du pouvoir, c'est l'émasculer »<sup>120</sup>. Encore que les intellectuels aient le sentiment qu'eux seuls devraient être « les gardiens particuliers » d'un système de valeur de base, comme la raison et la justice (qui sont liés à la nature de leur rôle occupationnel), prêts à combattre passionnément lorsqu'ils craignent que l'identité nationale ne soit menacée par quelqu'abus excessif<sup>121</sup>.

Bien que pour la plupart les intellectuels reconnaissent qu'ils appartiennent à un monde qu'« ils n'ont pas construit », ils se sentent « liés » par une « identité indestructible » à la nation, depuis que *c'est la raison d'être* des intellectuels qu'ils soient hommes de science ou de lettres.

Comme faiseurs de tradition, les intellectuels sont devenus des participants. L'intellectuel critique (à la fois les types A et B), continue toutefois à nier toute possibilité de participer au gouvernement, sans trahir ses idéaux<sup>122</sup>. Ils considèrent les autres comme des conservateurs impies. L'accroissement de l'importance sociale d'institutions et de savoir-faire intellectuels, c'est-à-dire les universités et la science, ont permis aux intellectuels « conservateurs » de faire des déclarations quant à leur souci de l'attention du public. Les profanes aujourd'hui lisent et prennent acte

---

116 Dans le mouvement socialiste, consultez Henri de Man, *The Psychology of Socialism*, New York : Henry Holt, 1927, pp. 298-304 ; John Spargo, « Anti-Intellectualism in the Socialist Movement ; A Historical Survey, » in his *Sidelights on Contemporary Socialism*, New York : Huebsch, 1911, pp. 67-106. Engels fait une discussion des attaques anarchistes anti-marxistes contre « tout instituteur, tout journaliste, ou qui que ce soit qui n'était pas un travailleur manuel ; ils étaient considérés comme des « érudits » prêts à les exploiter. « Friedrich Engels, » *On the History of Early Christianity, »* dans Karl Marx et Friedrich Engels, *On Religion*, Moscou : Foreign Languages Publishing House, 1957, p. 319.

117. de Man, *op. cit.*, p. 195.

118. S. N. Eisenstadt, *Modernization : Protest and Change*, Englewood Cliffs, New Jersey : Prentice-Hall, 1966, p. 158.

119. Ralf Dahrendorf, « Der Intellektuelle und die Gesellschaft, » *Zeit*, 13, 29 mars, 1963, p. 20.

120. Coser, *op. cit.*, p. 185.

121. Hofstadter, *op. cit.*, pp. 28-29.

122. A propos de l'évaluation et de la critique de cette orientation, consultez Kissinger, *op. cit.*

de la production des intellectuels. Du point de vue des intellectuels cela leur permet de discuter et de participer dans un champ beaucoup plus vaste que celui qui antérieurement leur était accessible. De telles tentatives pragmatiques, sont souvent interprétées, ce qui nous semble fort intéressant, à la fois par les « *Gardiens du Seuil* » et les « *Moralistes* » comme les causes de l'anti-intellectualisme. L'« avant-garde » questionne « les clercs »<sup>123</sup>. Car, pour une large part, la peur exprimée est peut-être liée au fait qu'en devenant un porte-parole, l'intellectuel risque de perdre le droit de mettre en question les hypothèses principales de sa société. Ceci contrecarrerait son élitisme. Nous devons cependant reconnaître que les intellectuels ont souvent rempli le rôle de porte-parole pour la société. Dahrendorf dans son étude de la société allemande, et Moddie dans son analyse du développement de la science des Brahmanes aux Indes, ont remarqué que ce rôle était une « attitude classique » du groupe. Dans ce cas l'intellectuel « ... devient une composante de l'ordre en vigueur de l'autorité »<sup>124</sup>. Dahrendorf suggère que tel était le cas de bon nombre de ministres d'État de la République de Weimar. Les Intellectuels ont joué des rôles comparables dans maintes nations « nouvelles » et en voie de développement, comme ce fut le cas aux États-Unis<sup>125</sup>.

En tant que porte-parole, l'intellectuel participant peut aisément être accusé d'avoir « tout renié », accusation souvent portée par d'autres intellectuels. C. Wright Mills analysant le rôle social de l'intellectuel laisse entendre que :

l'intellectuel doit constamment être au fait de sa propre position sociale... s'il l'oublie, sa pensée peut déborder la sphère de sa stratégie au point qu'il lui soit impossible de traduire cette pensée en action...

La connaissance qui n'est pas partagée rend l'esprit amer... Ce n'est que par l'action que nous pouvons atteindre ou renouveler les fondements de notre intégrité... Nous ne pouvons y atteindre ni nous y maintenir en vendant ce que nous croyons que nous sommes. En vendant les mensonges d'autrui, vous vous vendez vous-même...<sup>126</sup>.

Quand et comment un intellectuel est-il conforme à sa société ? Ce dilemme fut souvent à l'origine de sérieuses controverses philosophiques. L'intellectuel peut-il s'abstraire, de peur de perdre son objectivité ? Comme on l'a souligné un comportement conservateur est souvent interprété comme un signe de lâcheté. La possibilité pour le « moine » de se conformer à sa société dépend en grande partie du degré jusqu'auquel il pense que la structure sociale, y compris la politique, l'encourage à intervenir avec d'autres sections de l'élite qui prend ses opinions en considération, et sur des bases d'égalité, d'intimité et à plein-titre.

---

123. Marcus Cunliffe, « The Intellectuals : The United States, » *Encounter*, 4 mai 1955, pp. 23-33.

124. Dahrendorf, *op. cit.*, p. 269 ; A. D. Moddie, *The Brahmanical Culture and Modernity* New York, Asia Publishing House, 1968 ; vous trouverez également une analyse philosophique polémique de cette attitude intellectuelle dans : Martin Buber, *Between Man and Man*, Boston : Beacon Press, 1959, pp. 83-103.

125. S. M. Lipset, *The First New Nation*, New York : Doubleday-Anchor Books, 1967, pp. 84-85.

126. Mills, *Power, Politics and People*, *op. cit.*, pp. 299-300 ; consultez également Noam Chomsky, « The Responsibility of Intellectuals, » *New York Review of Books*, 8 février 1967, pp. 350-353.

C'est pourquoi la réponse à la question de la variation des structures de la « conformité » chez les intellectuels dépend des positions diverses occupées par l'intellectuel dans divers systèmes en divers lieux et places. Bien que la discussion de ces facteurs de comparaisons dépasse les limites de cette analyse, il est important de souligner la nécessité d'être attentif au contexte structural le plus étendu dans quoi se situe l'activité intellectuelle. Depuis Tocqueville toutes sortes de commentateurs du rôle relatif des intellectuels ont émis l'hypothèse que les intellectuels britanniques, bien que l'on reconnaisse assez peu leur rôle, le mot même est considéré comme non-anglais, ont été longtemps reconnus comme faisant partie de l'« Establishment », de ce grand groupe des « cousins » de haut lignage qui étaient allés aux mêmes écoles, avaient appartenu aux mêmes clubs, et s'étaient réciproquement écoutés, indépendamment de leurs différences d'opinions ou de rôles. Celui qui participe ne peut tout « renier »<sup>127</sup>.

En France, par contre, les intellectuels qui ne sont pas directement engagés dans le gouvernement, ont une position publique extrêmement élevée, ils sont adulés par la presse, mais n'ont pratiquement pas de contact direct avec l'élite gouvernante. Les intellectuels n'ont eu le sentiment d'une pleine participation que pour autant qu'il leur a été possible de coopérer avec « la contre-élite » de la gauche le plus souvent, mais aussi de la droite dans le passé.

Aux États-Unis, d'une manière générale, les intellectuels se sont vus comme « outsiders » et ce, doublement, parce que mal aimés par les élites gouvernantes et par « l'opinion publique ». Récemment, l'Amérique a offert des revenus confortables et davantage d'emplois à ceux qui travaillent dans les universités et autres institutions. Comme une société qui se trouve dépourvue de cette sorte de réussite sociale dérivée des normes aristocratiques, elle n'a pas donné aux intellectuels (ni à qui que ce soit d'autre) cette sorte de statut élitair diffus, mais elle a établi une nette distinction entre les experts et les intellectuels. Les intellectuels britanniques qui ont été traités avec plus de « sensibilité » que leurs congénères de partout ailleurs, sont mieux à même de jouer le rôle de « Protecteur », et d'expliquer la tradition nationale d'une manière positive. Les « outsiders » Américains, comme nous l'avons vu, tendent à transposer dans des conflits moraux, les controverses qui ont plus à voir avec les moyens qu'avec la fin, alors que les Français, qui sont encore plus frustrés de par leur position structurale, sont poussés à prendre un rôle encore plus intensément moralisateur, qui, si l'on en croit Aron, les amène « à ignorer et bien souvent à aggraver le problème réel de la nation »<sup>128</sup>.

#### TYPE D • LE CONSERVATEUR

La compréhension critique de ce rôle peut être attribuée à l'avènement de la Révolution Industrielle. La Société a maintenant besoin de fonctionnaires qui maintiennent l'ordre scientifique, ce qui s'est manifesté dans les sociétés occidentales dès 1500. Ce fut une révolution intellectuelle, car l'homme tentait d'expliquer différemment le monde. « Le changement » dit Bronowski a détourné les hommes...

127. Voir Coser, *op. cit.*, pp. 350-353.

128. Aron, *op. cit.*, pp. 248, 234.

« d'un monde où les choses étaient ordonnées en fonction de leur nature idéale, vers un monde d'événements s'enchaînant selon un mécanisme rigide fait d'avant et d'après »<sup>129</sup>.

C'est la tentative pour élaborer une définition pragmatique de la théorie scientifique qui a donné naissance au développement industriel. Cette transformation « méthodique » ne fut pas une simple coïncidence historique. Les conditions intellectuelles, dès le seizième siècle, et en particulier en France et en Angleterre, ont donné une impulsion vigoureuse à l'essor de la société industrielle. Comme la Révolution Américaine le montre à l'évidence, la conception Puritaine fut plus qu'un essai de description du fonctionnement mécanique de l'univers<sup>130</sup>. Les Réunions à Paris de « savants »... comme Descartes, Desargues, Fermat, Pascal et d'autres penseurs sociaux connus, marquaient le début d'un dialogue *rationnel* pour l'explication des conditions sociales. La « Royal Society » fut fondée le 28 novembre 1660, lors d'une réunion au Gresham College, à Londres. Ces hommes avaient la sympathie des Puritains<sup>131</sup>.

L'interaction entre les éléments culturels et la civilisation, constitue la pierre angulaire des analyses de Merton sur le rôle de l'intellectuel Puritain dans le développement de la société industrielle. Comme il le remarque :

L'Éthique Puritaine comme expression idéale-typique des attitudes et des valeurs fondamentales du Protestantisme en général, canalisèrent les intérêts des Anglais du dix-septième siècle au point d'en faire un *élément* important dans l'exercice en plein essor de la science<sup>132</sup>.

L'Éthique Protestante professait cette croyance élémentaire que les conditions économiques et sociales de la rationalité et du profit seraient réunies. À la hiérarchie par attribution, on commence à substituer les droits acquis. C'est le début de l'État Moderne avec l'émergence de l'idée d'objectivité... prérequis institutionnel au développement d'une autorité rationnelle et légale<sup>133</sup>. Comme le suggère Crozier, cela diminuait « les incertitudes de l'action sociale »<sup>134</sup>. La croissance de la Nation-État a entraîné la multiplication rapide des « employés de services publics » qui ont maintenant la charge d'administrer l'état séculier<sup>135</sup>. Le développement d'un système

129. Cité dans J. Bronowski et Bruce Mazlich, *The Western Intellectual Tradition*, London: Hutchison, 1960, p. 108 ; consultez aussi Hubert Butterfield, *The Origins of Modern Science*, New York : The Free Press, 1965.

130. Robert E. Butts and John W. Davis, éditeurs, *The Methodological Heritage of Newton*, Oxford : Basil Blackwell and Mott Ltd., 1972.

131. Robert K. Merton, « Science, Technology, and Society in the Seventeenth Century England, » *Osiris : Studies on the History and Philosophy of Science, and on the History of Learning and Culture*, Bruges : The St. Catherine Press, Ltd., 1938, IV, n° 2, pp. 360-632. Consultez également Sir Henry Lyons, *The Royal Society, 1660-1940 ; A History of its Administration under its Charters*, New York : Greenwood Press 1968.

132. Merton, *Social Theory and Social Structure*, *op. cit.*, p. 628.

133. Pour un examen du véritable « tout de force » conséquent de la conceptualisation Weberienne, consultez Reinhard Bendix, « Max Weber's Interpretation of Conduct and History », *American Journal of Sociology* 51, mai 1946, pp. 518-526.

134. Michael Crozier, *The Bureaucratic Phenomenon*, Chicago : The University of Chicago Press, Phoenix Books, 1969, p. 204.

135. Ernest Barker, *The Development of Public Services in Western Europe*, London : Oxford University Press, 1944.

de lois codifiées fut une tâche essentielle. Bendix remarque que « le travail des juges formés à l'université fut de stricte systématisation... pour donner une vigueur particulière à la rationalité formelle de la loi »<sup>136</sup>. L'Exégèse traditionnelle remplaçait la prise en considération de l'individu (*Einzelindividuum*). Les légistes devenaient alors les principaux novateurs de la communauté politique, et littéralement pour la première fois, les intellectuels commencèrent à prendre part au maintien de la structure bureaucratique. Dans cette dualité sociale, l'intellectuel devint le *Conservateur*. Le « Moine » avait découvert le Monde nouveau.

L'autorité bureaucratique a séparé le domaine « publique » du domaine « privé ». Plus tard elle mit en place une hiérarchie institutionnelle où la compétence fut fondée sur le mérite professionnel<sup>137</sup>. On mit l'accent sur la réussite. Dans les sociétés industrielles, cela signifiait de plus en plus que les individus s'éduqueraient eux-mêmes pour accéder à une carrière, et que des fonctionnaires qualifiés maintiendraient et aménageraient les services sociaux. Des Éducateurs furent requis pour la formation des fonctionnaires et l'organisation des bureaucraties. Le « felicific calculus » comme le nomme Bentham, a produit le terme « utilité » dans l'exaltation du plaisir et la minimisation du déplaisir. On a alors déclaré que la fonction critique du gouvernement était contenue dans le principe du « min-max »<sup>138</sup>. L'intellectuel, en tant qu'éducateur, devenait un fonctionnaire social. Les conditions cumulatives étaient rendues manifestes par l'accent mis sur l'universalisme et la réussite. Les intellectuels, devenus planificateurs sociaux, exigèrent un contrôle et une diminution de l'aristocratie. Comme le remarque Schumpeter :

l'état, sa bureaucratie et les groupes qui équipent la machine politique, sont des perspectives prometteuses pour l'intellectuel en quête des sources de son pouvoir social. Comme il devrait être évident... ils sont prêts à s'élancer dans la direction souhaitée sans moins de nécessité « dialectique » que les masses<sup>139</sup>.

Raymond Aron dans son commentaire sur la société industrielle avancée a remarqué la répartition des rôles entre les *scribes*, qui constituent le personnel permanent des administrations publiques et privées, et les *experts* qui rendent leurs connaissances disponibles à autrui<sup>140</sup>. Ce sont eux les agents qui manœuvrent les « nerfs » de leur société. Ils assument le rôle de gardien. Dans une société technobureaucratique, comme nous l'avons signalé antérieurement, c'est à leur savoir-faire que l'on fait de plus en plus appel pour la mise en application des décisions gouvernementales. Shils souligne :

Il faut qu'il existe un groupe de personnes qui soient capables de reproduire et de transmettre les formes de connaissance et de compétences techniques et spécialisées. Un groupe de personnes différentes quant à la matière même de leur culture intellectuelle, mais qui aient des fonctions parallèles, n'est pas

136. Bendix, Max Weber, *op. cit.*, p. 407.

137. Michael Young, *The Rise of the Meritocracy*, London : Thames and London, 1958 ; également Gerth and Mills, eds., *From Max Weber, op. cit.*, pp. 196-244.

138. Jeremy Bentham, *Introduction to the Principles of Morales and Legislation*, J. Lafleur (éditeur), *Hafner Library of Classics*, n° 6, 1948. Consultez également Oskar Morgens-tern, « Die Theorie der Spiege und des Wirtschaftlichen Verhaltens, » Part I., *Jahrbuch fur Sozialwissenschaft*, 1, 1950, pp. 113-139.

139. Schumpeter, *op. cit.*, pp. 310-311.

140. Aron, *op. cit.*, p. 203.

moins nécessaire pour fournir l'éducation requise par l'administration et le dialogue public <sup>141</sup>.

Les intellectuels voient l'accroissement de leur participation dans le gouvernement, indique Merton, comme un processus en relation avec leur engagement antérieur pour le changement de leur société. Il remarque que le choix est le fait des intellectuels eux-mêmes.

Les intellectuels qui s'étaient auparavant consacrés à des mouvements politiques cherchant à modifier nos structures économiques et sociales, choisissent maintenant de plus en plus, semble-t-il, d'effectuer ces changements avec des autorités gouvernementales constituées. Quel que soit le point jusqu'où l'intellectuel conçoit la place actuelle du gouvernement, il est fort probable qu'il se verra comme pouvant suppléer à la connaissance de l'expert sur quoi sont fondées les décisions exécutives qui font avancer les choses <sup>142</sup>.

Ces professionnels ont pour une large part assumé un rôle de leader. Schumpeter insiste sur « la relation directe » entre les intellectuels et la bureaucratie <sup>143</sup>. Les professionnels du monde des affaires ont cependant résisté à cette tendance, particulièrement en Amérique où ils se considéraient historiquement comme devant fournir un leadership national pour le soutien des valeurs de la communauté <sup>144</sup>.

Ils remarquent fort justement que les intellectuels bureaucrates ont maintenu des liens étroits avec les intellectuels indépendants les plus critiques en dehors du gouvernement, en particulier dans les universités, et qui continuent à agir comme les « Gardiens du Seuil » ou les « Moralistes ».

Il n'est pas sans ironie de remarquer que l'intellectuel, lorsqu'il joue le rôle de « conservateur », prête une attention toute particulière à ces critiques, précisément du fait que ses collègues intellectuels « libres » prétendent qu'en abandonnant l'innovation et l'intellect, il a renoncé au droit de se prétendre un « intellectuel ». Henry Kissinger fut poussé il y a une décennie et demie à prendre la défense, d'une manière toute classique, du conservateur, en tant qu'intellectuel, en réponse à de telles attaques <sup>145</sup>.

L'accroissement du pouvoir, du statut et des revenus de cette élite de techniciens fut récemment le sujet d'un colloque international organisé par les professeurs Bell et Dahrendorf. Leur préoccupation met en lumière la signification théorique et pratique de ce rôle prototypique de l'intellectuel comme Conservateur. Les principes « axiaux » <sup>146</sup>, insistent sur les tendances structurales d'où s'originent ces développements.

141. Shils, *The Intellectuals and Powers and Other Essays*, *op. cit.*, pp. 175-176.

142. Merton, *Social Theory and Social Structure*, *op. cit.*, p. 267.

143. Schumpeter, *op. cit.*, p. 155.

144. Daniel J. Boorstin, *The Americans: The National Experience*, New York: A Vintage Book, 1967, pp. 115-123.

145. Kissinger, *op. cit.*,

146. Vous trouverez une élucidation antérieure de cette thèse dans Daniel Bell, « The Measurement of knowledge and Technology », dans Eleanor Sheldon et Wilbert Moore (éditeurs) *Indicators on Social Change*, New York: The Russell Sage Foundation, 1968, pp. 145-246; consultez également Daniel Bell, « The Post-Industrial Society: The Evolution of an Idea », *Survey* 18, printemps 1971, pp. 102, 168, et plus récemment, Daniel Bell, *The Coming of Post-Industrial Society: A Venture in Social Forecasting*, New York: Basic Books, Inc., 1973.

(a) dans l'économie de la « Société Post-Industrielle » (mesurée dans les termes du G.N.P., en force de travail) a glissé de la manufacture au secteur de services, qui requiert à son sommet un groupe plus important de professionnels de formation universitaire <sup>147</sup>.

(b) l'accroissement des classes professionnelles et de la puissance mécanique augmente « les formes technocratiques de prise de décision » <sup>148</sup>.

Ces tendances qui avantagent considérablement le monde des intellectuels comme strate, sont parfois interprétées comme une diminution de la tension historique entre le pouvoir et l'intellect <sup>149</sup>.

### REMARQUES POUR CONCLURE

Nous nous sommes efforcés dans notre essai de d'écrire les rôles politiques prototypiques des intellectuels. Nous avons été attentifs dans cette analyse paradigmatique à prendre en considération les conditions sociales qui contribuent au développement de tels rôles.

La place de l'intellectuel dans la société n'est ni contradictoire ni abusive d'une manière inhérente. La réalisation des mille facettes de ses rôles dépend de son aptitude à assumer des responsabilités et à renoncer à interpréter la société à partir d'un dogme idéologique particulier. Ceci est tout particulièrement vrai pour les Nouvelles Nations. La stabilité future de ces pays, dépendra de la mesure dans laquelle les intellectuels et autres élites de ces nations, seront capables de donner une base légale et rationnelle à leur autorité. Les intellectuels définissent le contenu de la légitimité. Toute analyse du rôle d'opposition joué par les intellectuels doit prendre en compte le rôle de la nation en reconnaissant la dimension critique et créative de la légitimité propre de l'intellectuel. Dans son rôle de narrateur, il peut avoir à se faire à la fois « moine » et « messie ».

Encore que comme le souligne John Ward, la nature même de l'intellectuel, quand bien même serait-il considéré en des termes conservateurs comme un « protecteur » le pousse à désagréger la stabilité sociale.

Car lorsqu'un homme est déterminé à penser, d'étranges choses peuvent se produire. En ce point, s'articule une conséquence ironique. Par l'acte même par lequel la société assigne l'intellectuel à la préservation et la transmission des valeurs de la culture, à l'expression et à la formulation des valeurs qui donnent forme à la culture, les intellectuels sont inévitablement poussés à l'hérésie. Il importe ici d'être prudent. Par hérésie, je n'entend pas simplement le rejet de, ou la révolte irréfléchie contre, les valeurs de la culture, mais quelque chose de plus complexe. Par l'acte même de formulation et d'énonciation des valeurs de la culture, l'intellectuel est amené à repérer des tensions,

147. *Ibid.*, chapitre 2.

148. Daniel Bell, « Technocracy and Politics, » *Survey* 17, hiver 1971, pp. 1-24.

149. Gerhard Lenski, *Power and Privilege*, New York : McGraw-Hill, 1966.

voire même des contradictions dans le système de valeurs que la société reconnaît et aime comme sa tradition... Ainsi quand bien même serait-il un clerc, un conservateur et une incarnation de la tradition passée, l'intellectuel en acceptant ce rôle, plonge profondément et inévitablement dans les conflits de son temps »<sup>150</sup>.

Dans les sociétés industrielles avancées ou « post-industrielles », nous pourrions soutenir que l'accroissement en taille et en influence d'un « establishment » académique de recherche, et d'un monde d'intellectuels franc-tireurs qui persistent à être critiqués, mine l'aptitude des « intellectuels-d'action » à maintenir un équilibre social. Lorsqu'il présente son analyse de la société post-industrielle, Daniel Bell affirme « que les tensions les plus profondes sont celles outre la culture, dont la direction axiale est anti-institutionnelle et antinomique, et la structure sociale, qui est régie par un principe d'économie et de technocratie. C'est cette tension qui constitue en dernier ressort le problème fondamental de la société post-industrielle »<sup>151</sup>. Comme il le remarque ailleurs :

les tensions fondamentales, les contradictions dans le système, s'originent de plus en plus de l'élite elle-même... des maîtres à penser suivis par beaucoup de leurs jeunes étudiants. En termes hégéliens, la contradiction de la société post-industrielle, qu'elle soit Communiste ou non-Communiste, est peut-être sa dépendance à l'égard de l'intelligence éduquée, de l'innovation et de la recherche, qui l'astreint à rassembler sur de vastes campus, les intellectuels et les étudiants, ainsi que dans un petit nombre de communautés intellectuelles situées dans les centres de Communication et d'influence<sup>152</sup>.

Ainsi nous revenons à la fin à la question de Schumpeter : est-ce qu'une société industrielle avancée peut s'attacher ses intellectuels grâce à sa réussite matérielle ? Il conclut que c'est impossible, que toutes ses réussites ne seraient que cendres dans les productions écrites des intellectuels, que l'intellect est par essence aliéné. Pour s'adjoindre la participation des intellectuels, le pouvoir doit offrir plus que du pain, il doit ouvrir les portes d'une cour de gloire, Camelot ?

## RÉSUMÉ

Après avoir fait état de la vaste littérature, comparative et historique, qui traite du rôle de l'intellectuel et dont un des apports est d'avoir souligné le caractère général de l'antipathie entre les intellectuels et le pouvoir, l'auteur construit, sur la base de deux dichotomies indépendantes mais croisées (intellect/intelligence ; innovateur/intégrateur), un modèle heuristique qui puisse rendre compte de la complexité des rôles politiques que jouent les intellectuels. Il dégage ainsi quatre rôles prototypes entre lesquels les intellectuels se répartissent : a) le Gardien du Seuil (Gatekeeper), b) le Moraliste, c) le Protecteur et d) le Conservateur. La description de chacun de ces rôles politiques, qui s'appuie principalement sur des exemples d'intellectuels américains, permet à la fois une discussion des divers comportements politiques de ceux-là mêmes qui assurent les rôles du « savoir et de la culture » et une analyse des conditions sociales qui contribuent au développement de tels comportements.

150. John Ward, « Cleric or Critic ? The Intellectual in the University, » *The American Scholar*, vol. 35, n° 1, 1965-66, pp. 105-106.

151. Bell, *The Coming of Post-Industrial Society*, *op. cit.*, p. 44.

152. Lipset and Dobson, *op. cit.*, p. 184.



**ABSTRACT**

After summarizing the vast historical and comparative literature on the role of the intellectual which points out among other things that there is a general antipathy between intellectuals and persons in power, the author constructs a heuristic model which can highlight the complexity of political roles played by intellectuals on the basis of two distinct but related dichotomies (intellect/intelligence ; innovator/integrator). By cross-tabulating these dichotomies, he discovers four prototypical roles among which intellectuals are distributed : a) gate keeper, b) moralist, c) protector and d) conservative. In his description of each of these roles, which is based largely upon examples of american intellectuals, the author discusses both the different political behaviors that assure a role for "knowledge and culture" and the social conditions which contribute to the development of such behaviors.

**RESUMEN**

Después de haber mencionado la vasta literatura, comparativa e histórica que trata del rol del intelectual, uno de sus aportes es el de haber subrayado el carácter general de la antipatía entre los intelectuales y el poder. El autor construye, sobre la base de dos dicotomías independientes, pero cruzadas (intelecto/inteligencia ; innovador/integrante), un modelo heurístico que pueda dar cuenta de la complejidad de los roles políticos que desempeñan los intelectuales. Encuentra así cuatro roles prototipos entre los cuales los intelectuales se sitúan : a) el Guardián (Gatekeeper), b) el moralista c) el Protector d) los conservadores. La descripción de cada uno de esos roles políticos, que se apoya principalmente sobre los ejemplos de los intelectuales americanos, permite a la vez una discusión de diversos comportamientos políticos de aquellos mismos que aseguran los roles del "saber y de la cultura" y un análisis de las condiciones sociales que contribuyen al desarrollo de tales comportamientos.